ALESSANDRO BARBERO

Histoires de croisades



Champs histoire

Alessandro Barbero

HISTOIRES DE CROISADES

Traduit de l'italien par
Jean-Marc MANDOSIO

Champs - Histoire

Titre original : *Benedette guerre : Crociate e Jihad* (Rome, Laterza, 2009)

ISBN : 978-2-0812-3147-4

I
Qu'est-ce que les croisades

Les croisades constituent un thème assez délicat et qui se prête facilement à l'actualisation. Je me limiterai dans ce petit volume à esquisser quelques-uns des aspects essentiels de la question. Avant d'entrer dans le vif du sujet, toutefois, il est nécessaire de fournir quelques points de repère, de donner certaines indications très générales sur ce que furent les croisades, pour que tout soit bien clair. Nous les avons étudiées à l'école, nous nous rappelons tous que ce sont des événements qui eurent lieu au Moyen Âge et qu'il y en eut plusieurs : cinq, sept, neuf ? Je défie quiconque de s'en souvenir exactement – suffisamment, en tout cas, pour que les auteurs de manuels éprouvent le besoin de les compter. Nous savons que ce furent des événements sanglants, opposant très durement l'Occident chrétien et le monde islamique. Ces événements, notre civilisation les a d'abord célébrés avec un immense enthousiasme, au temps où l'on écrivait des poèmes tels que la *Jérusalem libérée*[1], mais plus récemment nous en avons eu honte, parce que nous avons pris conscience de la très grande violence contenue dans les croisades, une terrible explosion de haine contre la différence. Entre autres choses, c'est précisément à cette occasion que la violence antijuive fit son apparition en Europe : ce sont les foules excitées par la prédication de la croisade qui ont perpétré les premiers pogroms d'Occident. Et si aujourd'hui le vent tourne, si en Occident certains se remettent à penser que les croisades sont

une épopée qu'il faut admirer et non une tragédie qu'il faut déplorer, c'est une question qui mérite d'être posée quand nous pensons aux actualisations possibles de ce thème.

Que faut-il bien assimiler pour comprendre le phénomène des croisades ? Tout d'abord, que la croisade est en réalité une forme très particulière de pèlerinage. Ce n'est peut-être pas une chose très évidente, et pourtant elle est vraie. Les gens qui partirent pour la Terre sainte à la suite de Pierre l'Ermite, puis de Godefroi de Bouillon et des autres chefs croisés, se désignaient eux-mêmes comme des pèlerins. Le fait est que nos ancêtres chrétiens d'Europe occidentale accordaient au pèlerinage une énorme importance. Certes, de nos jours, le pèlerinage sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle est redevenu un phénomène social et suscite l'attention des médias, et il suffit d'être allé à Assise ou à Lourdes pour savoir que, chez les catholiques, un certain type de pèlerinage est pratiqué aujourd'hui avec peut-être plus d'ardeur que dans un passé récent. Mais nous parlons ici d'une époque où, pour les chrétiens, le pèlerinage, et tout particulièrement le pèlerinage à Rome et en Terre sainte, était presque l'équivalent de ce que le pèlerinage à La Mecque représente aujourd'hui pour les musulmans : un extraordinaire moment de purification, le moment où ceux qui le peuvent vivent de manière intense et personnelle toutes les significations profondes et aussi tous les risques de leur religion.

Je dis « les risques », car il va de soi qu'un pèlerinage au sanctuaire le plus proche était un acte sans commune mesure avec le fait d'aller jusqu'à Jérusalem pour y prier sur le Saint-

Sépulcre, s'identifier avec le Christ et pouvoir se dire : Il a vécu ici, je marche sur la terre même où Il a posé les pieds. Le Christ, à Jérusalem, avait subi la Passion ; et le pèlerinage en Terre sainte, pour les chrétiens du Moyen Âge, signifiait aussi, pour dire les choses un peu brutalement, que l'on assumait en toute conscience le risque de connaître le même sort. Savoir que l'on partait pour une épreuve dangereuse, épuisante, douloureuse, que l'on serait loin de chez soi pendant des années, avec une probabilité non négligeable de ne jamais revenir, de mourir en cours de route, et le faire quand même : pour revivre la Passion du Christ, pour faire pénitence, parce que l'on pensait que la vie avait un sens qui allait au-delà des affaires concrètes de tous les jours, et que ce sens valait la peine d'être recherché, fut-ce au prix des plus graves dangers.

La croisade est donc un pèlerinage, mais d'un genre très particulier, et qui apparaît dans un contexte historique précis. Le but de ce pèlerinage est d'aller à Jérusalem prier sur le Saint-Sépulcre, mais il a pour caractéristique essentielle d'être un pèlerinage en armes, car les pèlerins craignent que ceux qui détiennent le pouvoir à Jérusalem ne les laissent pas arriver jusque-là, ou en tout cas leur causent des difficultés. Il faut donc s'équiper militairement et ouvrir la voie, afin que tous les pèlerins chrétiens puissent à l'avenir s'y rendre sans danger ; et il faut s'emparer de Jérusalem, faire en sorte que la Ville sainte soit aux mains des chrétiens.

Lorsque cette idée naquit, Jérusalem n'était plus aux mains des chrétiens depuis de nombreux siècles. Elle l'était longtemps restée, puisqu'elle avait fait partie de l'Empire

romain, devenu chrétien au IVe siècle et qui s'était maintenu en Orient même après les invasions barbares ; à nos yeux, toutefois, cet Empire paraît très différent de l'Empire romain classique, si bien que, pour l'en distinguer, nous l'appelons l'Empire byzantin. Tout le Proche-Orient resta byzantin, et par conséquent romain et chrétien – et aussi juif – jusqu'au VIIe siècle, après la mort de Mahomet (632), quand les grandes conquêtes arabes l'arrachèrent à Byzance. Depuis lors, Jérusalem faisait partie intégrante du monde arabe, et plus précisément du califat dont la capitale se trouvait à Bagdad ; au fil des générations, une part croissante de sa population s'était convertie à l'islam, même si la ville n'avait jamais cessé d'abriter d'importantes communautés chrétiennes et juives.

On pourrait penser que les chrétiens songèrent à la croisade dès l'époque de l'invasion arabe, pour reprendre le contrôle de ces lieux saints qui avaient tant d'importance dans leur univers mental. En réalité, ce ne fut pas le cas : pendant de nombreux siècles, l'Occident chrétien n'eut ni la force ni même le désir d'entreprendre une reconquête armée. Les relations avec les musulmans qui gouvernaient en Terre sainte étaient dans l'ensemble assez bonnes ; Charlemagne échangea des ambassadeurs avec le calife Haroun al-Rachid et passa des accords garantissant aux pèlerins chrétiens le libre accès à leurs lieux saints, sans avoir à subir de violence. Les choses ne commencèrent à changer qu'aux alentours de l'an mille, pour un ensemble de raisons que je vais essayer d'évoquer très schématiquement.

Dans le monde islamique, de nouveaux venus, les Turcs, provenant des steppes de l'Asie, confisquent le pouvoir aux Arabes ; le califat de Bagdad se fragmente en une multitude de califats, de sultanats et d'émirats autonomes, souvent en guerre les uns contre les autres. La Terre sainte devient donc un endroit plus dangereux qu'auparavant, ne serait-ce que parce que les nouvelles élites turques converties à l'islam sont moins cultivées, plus belliqueuses, et aussi moins tolérantes que les élites arabes. Pour les pèlerins chrétiens, il est de plus en plus difficile d'arriver sains et saufs à Jérusalem. Qui plus est, l'expansion turque, au cours du XIe siècle, menace l'Empire byzantin : ces chrétiens, qui parlent et prient en grec et non en latin, et n'ont par conséquent guère de relations avec leurs coreligionnaires d'Occident, commencent à demander de l'aide contre les envahisseurs païens ; et pour une fois les Occidentaux, qui d'habitude détestent les Byzantins et veulent avoir affaire à eux le moins possible, s'émeuvent et décident d'intervenir. Il est vrai que l'Occident est depuis longtemps en guerre permanente contre l'Islam sur sa frontière d'Espagne : les princes chrétiens ont repris l'offensive, donnant le signal de ce qui restera dans l'histoire sous le nom de *Reconquista,* et gagnent du terrain sur les émirs arabes et berbères qui avaient conquis la péninsule Ibérique trois siècles plus tôt ; si bien qu'en Europe un certain climat de mobilisation idéologique contre l'Islam devient familier.

Il faut y ajouter que l'Occident, peut-être dès l'époque de Charlemagne, mais certainement après l'an mille, connaît une grande croissance économique et démographique ; il dispose par conséquent de ressources humaines de plus en plus

importantes. Qui plus est, en son sein, depuis le milieu du XIe siècle, ce qu'il est convenu d'appeler la querelle des Investitures[2] a fait émerger une nouvelle et puissante force politique organisée, l'Eglise de Rome, qui revendique ouvertement la direction non seulement spirituelle, mais aussi politique, de la Chrétienté tout entière.

Telles sont les circonstances qui expliquent pourquoi c'est à la fin du XIe siècle que naît l'idée de la croisade. Les chrétiens décident qu'un effort est nécessaire, quelle qu'en soit la difficulté, pour avancer sur la voie du Christ, qu'il faut imiter la Passion du Seigneur en s'engageant sans réserve pour mettre fin au scandale que constitue à leurs yeux la quasi-impossibilité d'effectuer le pèlerinage en Terre sainte, et faire en sorte que Jérusalem redevienne une cité chrétienne. Cette décision peut être très précisément datée : en l'an 1095, un pape, Urbain II, lance ce projet avec toute l'autorité morale de la papauté, invitant les chrétiens à partir en masse pour la Terre sainte, sous la conduite de leurs princes, afin de reprendre possession des Lieux saints par les armes. C'est une grande mobilisation qui exprime la nouvelle confiance en soi d'une Europe en pleine croissance, et c'est aussi la première fois que la papauté expérimente, avec un franc succès, la nouvelle capacité d'initiative politique qu'elle s'est forgée durant son long bras de fer avec l'Empire.

C'est donc ainsi que commencent les croisades, c'est-à-dire l'aventure de ces chrétiens qui ont entendu l'appel du pape, en sont restés fascinés et se sont engagés dans une entreprise qu'avec nos valeurs d'aujourd'hui nous jugeons assez

discutable, mais qui pour eux était sacro-sainte : ils partent pour Jérusalem, à pied, en se taillant un chemin par la force, et prennent la ville. C'est la première croisade ; mais il y en aura ensuite, comme nous l'avons dit, beaucoup d'autres. Car les musulmans, de leur côté, ne restent pas inertes à la vue d'une horde de barbares sanguinaires venus on ne sait d'où – mécréants, qui plus est –, entrant en terre d'Islam, semant la destruction et venant conquérir une de leurs villes saintes. Ils ont évidemment ressenti comme une grande offense, envers eux-mêmes et envers Dieu, le fait que ces mécréants d'Occident se soient emparés de Jérusalem et du tombeau du Christ, qui pour les musulmans aussi est un grand prophète digne de vénération. Le monde islamique se mobilise donc aussitôt pour reconquérir la Ville sainte et chasser les envahisseurs. Voilà pourquoi la chute de Jérusalem en 1099 est suivie par deux siècles de croisades : les musulmans s'emploient continuellement à reconquérir les territoires perdus, leur propre *reconquista* faisant écho à celle qui se joue en Espagne ; les chrétiens, quant à eux, continuent d'alimenter depuis l'Europe, par des expéditions sans cesse renouvelées, la défense des territoires conquis. Il faudra presque un siècle pour que les musulmans reprennent définitivement Jérusalem, grâce à Saladin, en 1187, mais à cette époque les croisés ont encore la haute main sur de vastes régions du Proche-Orient, et ce n'est qu'en 1291 que les musulmans s'empareront du dernier port encore contrôlé par les chrétiens, Saint-Jean-d'Acre ; et même après cette date l'île de Chypre, qui se trouve juste en face, restera aux mains des Occidentaux pendant encore trois siècles.

Quels sont les autres paramètres qui permettent de situer dans son temps le phénomène des croisades ? Il ne sera pas inutile de s'attarder un instant sur l'exceptionnelle période de croissance que l'Occident traversait alors. Pendant longtemps, les historiens se sont méfiés de la propagande de l'époque, débordante d'enthousiasme religieux, de glorification emphatique du martyre et d'exaltation de la libération du Saint-Sépulcre : en réalité, disaient-ils, derrière tout cela il y avait de profondes motivations politiques et économiques, le désir de conquête, la nécessité de fournir un débouché à l'exubérance démographique d'une Europe peuplée de jeunes – en ce temps-là, c'était l'Europe qui était pleine de jeunes et qui les envoyait au Proche et au Moyen-Orient. Rien de tout cela n'est faux, mais nous sommes peut-être maintenant un peu mieux équipés que les historiens du XIXe siècle pour comprendre qu'un peuple peut vraiment estimer que la possession d'une ville sainte est une chose essentielle, qui mérite que l'on risque sa vie pour elle. Aujourd'hui encore, des peuples se battent pour la possession de Jérusalem ; et même si, là encore, des facteurs économiques et politiques entrent en ligne de compte, nous avons tous le sentiment qu'il y a aussi une motivation religieuse suffisamment forte pour pousser les gens à mettre leur vie en jeu et à tuer. Au temps dont nous parlons, les chrétiens voyaient les choses de cette façon-là.

Il n'en reste pas moins que les croisades ont lieu dans une période où l'Europe se développe, a de l'énergie à revendre et des gens à expatrier ; car les héritages, à force d'être divisés, finissent par se réduire à peu de chose. Quand un chevalier n'a qu'un fils tout va bien, s'il en a deux le cadet se fera moine ou

prêtre, mais quand il en a trois, quatre, cinq, quelqu'un devra s'en aller chercher fortune ailleurs. De fait, la première croisade se traduisit aussi par une grande conquête territoriale. Les croisés partirent reprendre Jérusalem à pied, en passant à travers les Balkans et l'Asie Mineure ; une fois l'Empire byzantin franchi, dès qu'ils arrivèrent en terre d'Islam, leur but désormais proche, ils commencèrent à conquérir et occuper de façon stable les territoires qu'ils traversaient. Il en naquit un royaume, que les croisés appelèrent le royaume de Jérusalem, puisqu'il trouvait sa légitimité dans une dimension supraterrestre ; toutefois ce royaume, si nous le dessinons sur nos cartes, comprenait une bonne part de la Syrie, de la Jordanie, d'Israël, de la Palestine et du Liban actuels, auxquels s'ajouta ensuite Chypre. C'était un territoire d'une grande ampleur, où les croisés s'établirent en maîtres, contraignirent les populations locales, qu'elles fussent arabes ou grecques, musulmanes ou chrétiennes, à travailler dans des conditions de servage, et mirent sur pied tout l'appareil administratif d'une Église catholique qui n'avait de sens que pour eux-mêmes. Aujourd'hui les historiens n'hésitent pas à affirmer que ce fut la première expérience coloniale européenne : c'était la première fois que les Européens s'essayaient à conquérir un territoire en dehors de l'Europe occidentale et à y implanter une aristocratie seigneuriale exploitant à son propre avantage les ressources locales.

Cette dimension coloniale est incontestable, et l'une des difficultés auxquelles se heurte toute tentative de raconter les croisades est précisément de trouver l'équilibre entre les deux

dimensions : nous devons essayer d'imaginer ces gens qui, d'un côté, croyaient vraiment à ce qu'ils faisaient, mettaient leur vie en jeu pour un but qu'ils estimaient agréable à leur Dieu, étaient fermement convaincus de suivre les traces du Christ en risquant la mort et en affrontant le martyre, et de l'autre savaient fort bien qu'il y avait là pour eux une extraordinaire perspective de conquête et d'enrichissement, une occasion unique de quitter leur petit monde mesquin et d'aller se forger une position plus élevée dans le nouveau monde, l'Outre-mer, comme on disait alors – un terme qui rend très bien l'idée de la grande aventure qu'ils avaient conscience de vivre. L'enthousiasme religieux, qui aujourd'hui est sans doute difficile à accepter sous cette forme et qui pourtant était bien présent – nous serions de mauvais historiens si nous ne parvenions pas à l'admettre –, coexistait sans contradiction avec l'avidité sans frein, la soif impudente d'affirmation individuelle et de domination féroce.

C'est dans cette double acception que la croisade est restée une présence vivante dans tout l'Occident pour de nombreuses générations. Plusieurs siècles durant, les chrétiens y consacrent des ressources, de la puissance militaire, de l'argent, des vies. Tous, depuis l'empereur et les rois jusqu'au dernier des paysans, sont prêts à s'engager pour ce qu'ils ressentent comme un but collectif : défendre les Lieux saints. La croisade est en ce sens une structure permanente, au-delà des grandes expéditions que nous énumérons, celles auxquelles participent rois et empereurs : en réalité, des gens partent continuellement, n'importe qui peut décider de s'en aller soutenir ceux qui défendent la Terre sainte. On peut

aussi décider – c'est déjà un peu plus commode, mais cela reste coûteux – de laisser par testament de l'argent pour payer des combattants qui, eux, iront en Terre sainte. Longtemps la croisade demeure un idéal partagé et une pratique courante ; puis, petit à petit, nous nous apercevons que les gens commencent à y penser un peu moins, pour de nombreuses raisons. La première est que les choses se passent très mal : la reconquête musulmane avance à grands pas, et tous les efforts des Occidentaux ne servent qu'à la retarder sans pouvoir l'arrêter. Une autre raison est que la croisade est devenue une institution que les autorités gèrent parfois avec trop de désinvolture.

Le fait est qu'après la première croisade et la création du royaume de Jérusalem, face à la riposte musulmane, lorsque l'on se rend compte que les choses ne s'arrêteront pas là, la croisade devient une institution juridique. Une expédition est officiellement une croisade quand elle est déclarée telle par la seule autorité morale que tous les chrétiens d'Occident reconnaissent à cette époque et qui les unit tous : celle du pape. Alors tous ceux qui partent ont le droit de coudre une croix sur leur habit et sont officiellement considérés comme des croisés. Être croisé devient un statut juridique, en ce sens que l'Église impose de reconnaître des privilèges à ceux qui partent. Des privilèges modestes mais indispensables : si je pars, le paiement de mes dettes est suspendu, on ne me confisquera pas mon troupeau ou ma maison pendant mon absence, et si je meurs mes biens seront couverts par une disposition légale spécifique afin de garantir que ma famille en bénéficiera. La croisade, donc, est devenue une institution, et

c'est précisément l'un des motifs qui, à la longue, feront décroître l'enthousiasme des foules.

Nous avons vu plus haut que la croisade ne peut être proclamée que par le pape ; naturellement, le pontife romain est une grande autorité morale qui a, à l'époque, un objectif bien précis, celui de s'imposer comme arbitre de la politique européenne, de convaincre tous les princes d'admettre sa primauté. La période des croisades est la seule dans l'histoire de l'Europe (jusqu'à présent) où les papes aient été sérieusement reconnus comme une autorité politique à laquelle même les rois et les empereurs étaient disposés à obéir, fût-ce avec réticence. Mais les papes ont toujours eu des adversaires, comme l'attestent les longs conflits entre la papauté et l'Empire, typiques du Moyen Âge. Il peut donc arriver qu'à un certain moment tel ou tel pape cède à la tentation : il y a des ennemis intérieurs, il y a, mettons, l'empereur Frédéric II qui est un monstre athée, qui protège les hérétiques, tandis que les bons chrétiens vont se faire tuer en Terre sainte en combattant les infidèles ; mais si les mécréants sont chez nous, pourquoi ne pourrions-nous pas proclamer la croisade contre eux aussi ? On peut imaginer que le pape et les cardinaux en discutèrent longuement, mais finalement ils décidèrent que c'était possible : pourquoi pas ? Un empereur hostile au pape, ou bien un réseau clandestin d'hérétiques en Provence ou en Lombardie, n'étaient pas moins ennemis de Dieu que ne l'étaient les musulmans, là-bas en Outre-mer.

Alors les papes se mettent à proclamer des croisades

contre leurs ennemis intérieurs, et cela a des conséquences très concrètes : ceux qui partent pour ces expéditions ont droit à certains privilèges, mais aussi, en effet, à des financements substantiels, car les croisades ont un coût. Au Moyen Âge aussi, il fallait de l'argent pour faire la guerre ; chaque croisade implique des négociations entre l'Eglise et les rois pour décider qui devra engager quelles dépenses ; les rois sont d'accord pour payer, mais à condition que le pape les autorise à taxer le clergé de leurs royaumes. Le clergé n'est pas content, mais si le pape l'ordonne il finit à son tour par payer, et se console en pensant que c'est pour une bonne cause. Les croisades contre l'empereur gibelin ou contre les hérétiques cathares sont également financées de cette façon ; beaucoup de gens y participent en se disant qu'il y aura beaucoup à gagner, un beau butin à récolter, qu'en plus Dieu sera content et qu'ils sauveront leur âme. Or les Européens de l'époque n'étaient pas plus naïfs que nous, et il y en avait aussi qui commençaient à se dire qu'il est un peu trop commode pour le pape de proclamer la croisade chaque fois que cela sert ses intérêts : une chose est de partir en Terre sainte revivre la Passion du Christ, une autre d'aller massacrer de misérables hérétiques ou combattre l'empereur qui, aux dires du pape, est un ennemi de la foi, mais n'en est pas moins baptisé ; certains disent même que c'est lui, et non le pape, qui est le vrai guide de la Chrétienté. Bref, c'est certainement l'une des raisons pour lesquelles l'enthousiasme envers les croisades commence à diminuer.

Il y en a aussi d'autres. Un jour, un homme quitta l'Italie et se rendit en Egypte où les croisés se battaient. Il traversa le

campement des chrétiens, mais au lieu de s'y arrêter, il poursuivit sa route et entra dans le campement des musulmans, demanda audience au sultan et dit : je suis venu ici pour discuter. Il s'appelait François d'Assise. C'était un homme qui, de son vivant, gênait beaucoup de gens ; une fois mort, il fut canonisé. Parmi les nombreuses choses inattendues et gênantes qu'il fît, il y eut celle-là : le choix de partir pour l'Outre-mer et, une fois sur place, de discuter plutôt que de combattre. Un autre homme qui ne pensait pas selon les schémas conventionnels était précisément l'empereur Frédéric II, et ce n'est pas pour rien que le pape en avait après lui. Frédéric, donc, accepta de partir pour la croisade : il était, après tout, empereur et chevalier chrétien, et pour lui c'était un devoir de le faire. Une fois arrivé en Terre sainte, toutefois, il alla chez le sultan et demanda si l'on ne pourrait pas se mettre d'accord, si, sous certaines conditions, les musulmans ne pourraient pas laisser Jérusalem aux chrétiens ; il faillit réussir – mais, comme on peut bien l'imaginer, il y avait de puissantes factions qui ne trouvaient pas convenable de résoudre la chose de cette manière, tant d'un côté que de l'autre.

Nous avons rapidement esquissé un ensemble de traits qui nous aident à comprendre ce que furent les croisades et pourquoi cet idéal finit par disparaître. À la fin du XIIIe siècle, lorsque les musulmans achèvent la reconquête et jettent à la mer la dernière arrière-garde chrétienne, en Europe l'enthousiasme n'est plus celui d'autrefois, et par conséquent le phénomène de la croisade tel qu'il avait existé jusqu'alors s'effondre, même si un sentiment de mobilisation religieuse

continuera pendant des siècles d'émouvoir les populations européennes à l'occasion d'expéditions contre les Turcs, jusqu'à la bataille de Lépante (1571) et plus tard encore. Dans les chapitres suivants, nous examinerons divers aspects de ce phénomène de façon un peu plus détaillée : nous évoquerons les figures héroïques qui se distinguèrent au cours des croisades, pour comprendre cette dimension épique qui ne nous dit plus rien aujourd'hui, mais que les gens d'alors ressentaient profondément ; nous verrons comment les chrétiens du XIe siècle se mirent à penser que la guerre pouvait être sainte, alors que les premiers chrétiens avaient des vues entièrement différentes sur la question ; et nous verrons comment, dans ces circonstances, le monde musulman redécouvrit la notion de *djihad,* qui était certes présente dans le Coran mais qui pendant longtemps avait été pour ainsi dire oubliée, et qui revint agressivement au premier plan à cause des croisades. Nous verrons enfin que les croisades nous offrent une extraordinaire occasion de voir nos ancêtres à travers le regard des autres, puisque pour la première fois les Occidentaux sortirent en masse de l'Europe occidentale et rencontrèrent les Byzantins, les Arabes, les Turcs : tous ces gens observèrent – avec une certaine consternation, il faut bien le dire – les Européens et les décrivirent, racontant avec un intérêt non dissimulé qui étaient ces très étranges barbares. Pour nous, évidemment, c'est une belle occasion de voir avec d'autres yeux notre ancien monde, la société de l'Europe médiévale.

II
L'épopée

Pour essayer de comprendre la mentalité de ces Occidentaux du Moyen Âge qui trouvaient la perspective de la croisade admirable et enthousiasmante, il est utile de rappeler comment certains grands personnages de notre histoire sont devenus célèbres précisément à cause de leur participation aux croisades. Le jugement porté sur les événements change avec le temps, mais la plupart d'entre nous ont entendu parler de Godefroi de Bouillon ou de Richard Cœur de Lion : pourquoi ? Parce qu'ils sont allés à la croisade, et sont ainsi devenus des modèles, des exemples pour les générations futures.

Sur Godefroi de Bouillon, en vérité, nous n'avons pas grand-chose à dire ; il fut un des chefs de la première croisade, et cela suffit à indiquer, paradoxalement, que c'était un personnage de second plan. Le pape Urbain II, en effet, lance l'idée du pèlerinage armé à Jérusalem en un moment où l'Eglise romaine veut être le guide politique de la Chrétienté. L'État, en Occident, n'a jamais été aussi faible qu'au cours des deux siècles qui ont précédé et suivi l'an mille. Il y a des rois mais ils ont peu de moyens : le pouvoir est entièrement exercé par les seigneurs locaux dans leurs châteaux, ou bien par des princes et des évêques qui possèdent éventuellement plusieurs châteaux dans une même région. Bien que son couronnement fasse de lui une figure sacrée, le roi est à peine plus puissant qu'eux et passe sa vie à les combattre pour

tenter d'imposer son autorité. Il y avait naturellement un souverain plus puissant que les autres : l'empereur, héritier de Charlemagne ; mais à cette époque il était encore traumatisé par la récente querelle des Investitures. Tout le monde se souvient de l'empereur Henri IV à Canossa, pieds nus, attendant le pardon du pape : le souverain est décidément sorti très affaibli de ce conflit.

Il se trouve donc que la première croisade est la seule à laquelle ne participe aucun roi, pas même l'empereur, parce que leur capacité d'action est réduite à son minimum historique. Ce n'est pas sans raison que le pape choisit ce moment précis pour lancer sa proposition et organiser lui-même une grande entreprise collective mobilisant toute l'Europe chrétienne. Les rois ne sont plus des concurrents ; il y a d'un côté le pape, de l'autre les princes locaux qui détiennent le pouvoir au niveau régional, et ce sont eux qui partent : le comte de Toulouse, le Normand Boémond de Hauteville, qui possédait une partie de l'Italie méridionale, et d'autres encore, parmi lesquels Godefroi de Bouillon, de la famille des ducs de Lorraine. Nous ne savons presque rien de lui : pour cette époque, nous ne disposons pas de correspondances ni de journaux, ni non plus de témoignages décrivant les protagonistes jusque dans leur vie privée, comme il y en aura un peu plus tard. Nous parlerons plus loin de Saint Louis, dont la vie est narrée jusque dans les détails les plus personnels par ses amis intimes, mais cela se passe au XIIIe siècle ; au XIe siècle, lorsque débute la première croisade, les matériaux de ce genre font défaut. L'Europe est encore très arriérée, comme l'atteste la pauvreté même des sources qu'elle nous a laissées.

Ainsi, nous ne connaissons pas la personnalité de Godefroi de Bouillon. Il doit sa célébrité au fait que, de tous ceux qui partirent, c'est lui qui finit par devenir roi de Jérusalem. Depuis trois ans ils étaient loin de chez eux, ils avaient déjà tous risqué leur vie de nombreuses fois, et voilà qu'ils avaient réussi : ils avaient conquis Jérusalem, étaient entrés à cheval dans les rues de la ville et même dans la cour de la mosquée – leurs montures, dit-on, pataugeaient dans le sang jusqu'aux genoux –, et ils étaient désormais à la tête d'un immense pays s'étendant de la Turquie à l'Egypte. Qu'allaient-ils bien en faire ? Pas un seul instant ils ne songèrent à rentrer chez eux : ils avaient rendu un nouveau royaume à la foi du Christ ; ils allaient s'y maintenir et le gouverner. Le tout était de s'organiser. Nous avons vu que, pour les hommes de cette génération, les rois ne comptaient guère ; le vrai pouvoir était aux mains des princes, et c'est précisément pourquoi ils décidèrent d'élire un roi. De cette façon, chacun des chefs croisés pourrait continuer à commander un morceau de territoire, mais il y aurait un *primus interpares*, un premier parmi les égaux, sans véritable puissance politique, mais qui en contrepartie serait investi de la dimension sacrée que seuls les rois possèdent, et qui pourrait garantir l'équilibre des pouvoirs. Nous ne savons presque rien de la manière dont il fut choisi ; nous ne pouvons qu'imaginer les discussions préalables. Choisirent-ils le plus courageux, le moins gênant, ou celui dont la santé était la plus précaire (de fait, il mourut peu après) ? Nous n'en savons rien, mais le fait est qu'ils choisirent Godefroi de Bouillon, qui fut par conséquent le premier roi de Jérusalem. C'est tout. Le Tasse a contribué,

quelques siècles plus tard, à forger un mythe qui reste enraciné dans notre imaginaire, mais Godefroi de Bouillon n'est qu'un nom, il n'y a rien de plus à en dire.

Nous avons déjà mentionné un autre roi, sans doute un peu moins connu en Italie que Godefroi de Bouillon[3], mais dont l'épaisseur historique est bien plus considérable : le roi de France Louis IX, Saint Louis. Louis IX est un personnage extraordinaire, incarnant pleinement l'idéal de la croisade dans une période – le milieu du XIIIe siècle – où il y avait déjà pas mal de gens qui commençaient à ne plus tellement y croire. Il a un royaume à perdre, mais il décide de courir ce risque pour aller à Jérusalem. Laissant une profonde impression sur ceux qui l'ont connu, il a été, pour la bonne fortune des historiens, au centre de nombreux récits. Il était déjà considéré comme un saint de son vivant, au point de faire quelquefois perdre patience, précisément pour cette raison, à son entourage, et beaucoup ont raconté quelle expérience ce fut que de le connaître ; c'est pourquoi nous pouvons reconstituer l'image d'un homme que tous ses contemporains considéraient comme l'archétype du héros de la croisade.

Qui était donc le roi Louis ? C'était un chrétien qui vivait la croisade avec une profonde conscience de sa valeur de pèlerinage pénitentiel : aller conquérir Jérusalem est une obligation, et si pour l'accomplir il faut souffrir et perdre la vie, tant mieux, puisque le but est justement de faire pénitence. Que les choses soient claires : ce n'était pas un fou cherchant à se faire tuer par amour du martyre, loin de là. Dans une circonstance périlleuse, durant la croisade en Égypte, un de ses

vassaux lui dit : « Nous ferions peut-être mieux de nous mettre en sûreté, nous ne sommes pas venus ici pour nous faire massacrer » ; et Louis lui répondit : « Soyez certain que nul n'aime la vie plus que moi, mais c'est le devoir d'un roi chrétien que de la risquer ici. »

Telle était la disposition d'esprit des croisés. Libre à nous de la trouver très éloignée de la nôtre et difficile à accepter, mais nous devons admettre qu'il s'agissait pour nos ancêtres d'une chose extrêmement importante, dans laquelle ils s'engageaient jusqu'au bout. Louis IX, donc, vit la croisade comme un moment de souffrance, d'humiliation, de pénitence, et en même temps comme un haut fait dont il est responsable et qu'il veut transformer à tout prix en succès, même si finalement l'affaire se terminera très mal. Lorsqu'il décide de partir libérer la Terre sainte, en passant par l'Egypte où il espère trouver une résistance moins organisée, il lui faut mettre sur pied une complexe machinerie militaire et financière pour laquelle il vide les caisses du Trésor : on recrute des chevaliers, on loue des navires, on construit même un nouveau port (Aigues-Mortes) sur la côte de Provence. Louis IX s'embarque après avoir traversé son royaume de France à pied, parcourant souvent pieds nus les chemins conduisant aux sanctuaires, en tenue de pèlerin, muni d'un bâton et d'une besace, sous le regard stupéfait de la population : comme je l'ai dit, il y a désormais des gens qui ne croient plus guère à la croisade, et en voyant ce roi qui, lui, y croit de toute son âme, tous sont persuadés que c'est un saint.

Un moine franciscain italien appelé Salimbene de Parme se

trouvait en France au monastère de Sens, où s'était réuni le chapitre général de son ordre. Le roi passait par là au cours de son voyage à destination d'Aigues-Mortes, le lieu d'embarquement pour la croisade. Salimbene raconte : on savait qu'il devait arriver et qu'il voulait parler aux moines, par conséquent tous allèrent à sa rencontre. Au couvent il y avait aussi l'archevêque de Rouen, et pour aller saluer le roi il tint à revêtir ses parements archiépiscopaux, ce qui lui fit perdre du temps. Quand il fut prêt, tous étaient déjà sortis ; alors, dit Salimbene, je le vis se précipiter au dehors avec sa mitre et sa crosse en criant : « Où est le roi ? Où est le roi ? », et tous les autres lui firent signe de se taire, car ils étaient déjà sur la route à regarder si le roi arrivait. Et ils le virent s'avancer à pied, avec son bâton de pèlerin et son sac en bandoulière ; dès qu'il les eut rejoints, il commença à leur dire qu'il avait besoin de leur aide. En entendant cela, les plus désabusés commencèrent à s'inquiéter, car quand le roi demande de l'aide à l'Église, cela se traduit souvent par une contribution sonnante et trébuchante. Cette fois, pourtant, Louis prévint tout de suite qu'il ne comptait demander de l'argent à personne et que l'entreprise était entièrement financée par ses soins : l'aide dont j'ai besoin, expliqua-t-il, ce sont vos prières. Salimbene raconte que les moines français se mirent tous à pleurer.

Louis IX part pour les croisades parce qu'il a fait le vœu d'y aller. La première fois, en Egypte, il est à deux doigts de perdre la vie, et une infinité de gens se font tuer à cause de lui ; il repart de nouveau, bien des années plus tard, attaquant cette fois la Tunisie, et meurt pour de bon. La première fois, il

était encore jeune ; il avait décidé d’aller à la croisade parce qu’il avait été très malade et avait eu des visions pendant sa maladie : une fois guéri il fit savoir qu’il avait fait le vœu de prendre la croix et d’aller libérer le Saint-Sépulcre. C’était en 1248, les musulmans avaient repris Jérusalem depuis longtemps déjà ; il s’agissait donc d’aller la libérer une nouvelle fois. J’ai fait ce vœu, dit le roi en pensant aux visions qui l’avaient assailli alors qu’il se trouvait à l’article de la mort : « Mon esprit a longtemps séjourné outre-mer, et maintenant mon corps va partir là-bas. » Sa mère et l’évêque de Paris essaient de le convaincre qu’un vœu prononcé en état de délire est sans valeur, et qu’il n’est pas nécessaire de partir ; alors Louis, qui s’est déjà fait coudre la croix sur son habit, l’arrache, la donne à l’évêque et lui dit : « Maintenant rends-la moi, car je veux que tous voient que je suis sain d’esprit au moment de la prendre. »

Il ne s’embarque pas pour la Terre sainte mais pour l’Égypte, parce qu’il a fait le calcul stratégique qu’en s’emparant de l’Égypte il pourra couper les liaisons intérieures du monde musulman et qu’ensuite Jérusalem tombera d’elle-même. On débarque donc en Égypte, mais de très graves difficultés se présentent et les croisés sont mis en déroute, les morts ne se comptent plus, le roi est capturé et doit payer une grosse rançon. Il faudra des années pour que les survivants puissent retourner en France ; toute cette croisade est une épreuve tragique qui n’épargne pas le roi : il y a des maladies, des épidémies, la dysenterie sévit dans le campement ; le roi en souffre comme tous les autres et s’évanouit souvent tant il est affaibli. Sa dysenterie est telle, dit le chroniqueur, qu’il faut

lui découper le fond des braies pour lui faciliter les choses. On cherche à le convaincre de monter sur une des galères à l'ancre dans le port, où au moins il sera à l'abri des assauts de l'ennemi, mais il dit : non, mon peuple est ici, c'est ici qu'il meurt, ici je resterai. À un certain moment, des cadavres de chrétiens tués au combat restent sans sépulture, personne ne les a enterrés et ils commencent à se décomposer ; le roi appelle ses amis et dit : « Allons enterrer ces martyrs. Ils ont souffert la mort, nous pouvons supporter le désagrément d'ensevelir leurs corps, et nous ne devons éprouver nul dégoût pour ces corps car ce sont des martyrs au paradis. » Un saint : et, de fait, tous ceux qui l'entourent sont éberlués.

Ce n'est pas là, bien sûr, le comportement ordinaire de tous les croisés ; c'est la manière d'être d'un homme qui incarne pleinement les idéaux de la croisade, mais que ses contemporains eux-mêmes jugent étonnant. Le sultan, après l'avoir vaincu, lui offre un sauf-conduit pour aller en pèlerinage à Jérusalem, puisqu'il y tient tellement. Louis IX se tourmente et, finalement, décide ne pas s'y rendre, car il se dit : si moi, qui suis le roi de France, j'accepte un sauf-conduit pour aller à Jérusalem au lieu de la conquérir, personne n'essaiera plus de reprendre la ville ; tous penseront que ce que j'ai fait peut suffire. Bien que la chose lui coûte, il refuse donc cette offre. Telle est la différence entre Saint Louis et saint François, même si les deux personnages se ressemblent par bien des points : la volonté de faire pénitence en enterrant les cadavres putréfiés rappelle beaucoup François se forçant à vaincre la répulsion que lui inspirent les lépreux, et tous deux veulent rester au milieu des gens qui souffrent ; mais Louis est un

guerrier qui rêve d'entrer à Jérusalem à cheval, l'épée au poing, tandis que François, qui a pourtant été lui aussi un chevalier dans sa jeunesse, a compris combien cet idéal est contradictoire. Le roi ne perçoit pas cette contradiction, car il est avant tout un croisé. Les biographes le décrivent au moment de débarquer, quand la flotte arrive devant les plages : les bateaux ouvrent les sabords, les chevaliers commencent à descendre dans l'eau en lançant des éclaboussures, et Louis est au milieu d'eux, à cheval, en armure, avec un heaume d'or, le plus beau chevalier que j'aie jamais vu, dit un des chroniqueurs ; et comme il y a des Arabes qui observent la scène de loin, Louis ne résiste pas, il éperonne son cheval, la lance en arrêt contre les ennemis : ses hommes le retiennent à grand-peine, parce qu'il est le roi. Un héros de la croisade, en somme, est un être double : il a beau se comporter comme un moine franciscain, il reste toujours un guerrier venu là pour se battre.

Néanmoins, Louis IX aime la plaisanterie, et c'est peut-être la chose à laquelle nous nous attendrions le moins. Le plus intéressant de ses biographes, Jean de Joinville, est un homme qui l'a très bien connu, un Français de haute noblesse ayant exercé des charges importantes sous ses ordres, et qui dans sa vieillesse écrivit un livre rassemblant toutes les anecdotes dont il se souvenait sur la vie de Saint Louis. Joinville raconte que, durant la croisade, le campement fut traversé par des pèlerins arméniens, des chrétiens d'Orient qui se rendaient à Jérusalem munis d'un sauf-conduit du sultan. Celui-ci laissait passer les pèlerins pacifiques, mais il combattait et, en règle générale, anéantissait ceux qui venaient en armes. Les

pèlerins savent que le chef des croisés européens est un grand saint, et même un saint roi, et se font indiquer sa tente. Devant la tente il y avait Joinville, et les Arméniens lui demandent la permission de voir le saint roi ; Joinville – qui le voit tous les jours et le connaît fort bien, avec tous ses défauts et ses faiblesses, sait qu'il est un saint, l'admire énormément, mais n'est pas toujours d'accord avec lui et quelquefois se fâche – entre dans la tente et dit au roi : « Sire, il y a là dehors une foule de gens qui disent qu'ils veulent voir le saint roi, mais je n'ai pas encore envie de baiser vos os. » Pour les chrétiens du Moyen Âge, en effet, les saints sont le plus souvent morts et ils n'en voient que les reliques ; dans les églises où leurs ossements sont conservés, les fidèles s'agenouillent pour les baiser. Le roi, dit Joinville, se mit à rire aux éclats. Il était le premier à n'avoir aucune envie de se faire vénérer comme un saint.

Louis IX meurt en 1270 pendant sa seconde et dernière croisade. Nombreux sont ceux qui n'ont pas voulu l'accompagner, car le temps a passé et, décidément, l'idéal de la croisade n'attire plus grand monde. Ceux qui sont partis avec lui la première fois et ont vu comment cela s'est terminé n'ont plus envie de l'accompagner ; bien plus, quand le roi fait savoir qu'il veut de nouveau partir, la consternation remplit le royaume de France. Il part tout de même ; Joinville n'y va pas, et puis dans son livre il écrit que, certes, il s'en repent un peu, il aurait dû y aller, mais que c'était une folie. Louis, qui est un saint, s'en va, tombe malade au cours de l'expédition, et avant de mourir on l'entend dire : « Nous devons envoyer des prédicateurs pour les convertir, je connais d'excellents

prédicateurs, il faut les envoyer pour les convertir. » Et nous qui lisons cela, nous ne savons plus s'il ne fait que délirer ou si, peut-être, la leçon de saint François, après tout ce temps, commence à porter ses fruits. Nous sommes vraiment ici à la fin de l'idéal de la croisade, qui parvenait à associer un immense esprit de sacrifice à l'idée bien arrêtée de massacrer, de conquérir et de soumettre. Louis IX disant sur son lit de mort « Je connais d'excellents prédicateurs » est le parfait emblème de cet idéal en pleine dissolution.

Aux antipodes d'une figure comme celle de Saint Louis, nous trouvons celle de Richard Cœur de Lion. Richard est une figure plus populaire que Saint Louis ; c'est en partie la faute de Walter Scott et de la saga de Robin des Bois, que l'on retrouve jusque dans les dessins animés de Walt Disney, avec l'opposition manichéenne entre le bon roi Richard et le méchant roi Jean. Richard est un héros, un Cœur de Lion, comme le veut son sobriquet, tandis que son frère Jean sans Terre est un lâche malfaisant. Mais la notoriété internationale de Richard, qui incita Walter Scott à en faire le héros de certains de ses romans, tient au rôle qu'il joua dans les croisades, bien avant Louis IX : nous sommes au temps de la troisième croisade, l'une des plus importantes et des plus acharnées, vers 1190. Richard Cœur de Lion part pour la croisade au moment où le sort du royaume de Jérusalem est le moins assuré : Saladin a anéanti l'armée des croisés à la bataille de Hattîn, capturé le roi Guy de Lusignan et reconquis Jérusalem. Il ne reste plus que des lambeaux de royaume à défendre, et en Occident le pape Clément III proclame la croisade pour reconquérir la Ville sainte.

Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, répond à l'appel, à l'instar de beaucoup d'autres souverains, comme le roi de France Philippe Auguste ou le vieil empereur Frédéric Barberousse, qui mourra au cours du voyage. Un siècle s'est écoulé depuis la première croisade, et pendant ce temps les monarchies chrétiennes se sont renforcées, sont redevenues capables de prendre en main l'organisation d'une telle entreprise. Mais Richard est le seul à pouvoir tenir tête à Saladin sur le terrain des armes, le seul à l'avoir combattu victorieusement. Il assiège les villes et les soumet, répand la terreur parmi les musulmans, se montre aux yeux de tous à la tête de ses chevaliers, faisant des moulinets avec son épée, à la différence de Saint Louis, qui se laissait emporter par l'enthousiasme mais, en réalité, combattit fort peu car il fut tout de suite vaincu. Richard Cœur de Lion vole de victoire en victoire, constamment entouré de ses chevaliers, l'épée au poing, l'armure ruisselante de sang ; tous le regardent et pensent : voilà un vrai homme et un vrai roi, un lion, un Cœur de Lion.

Tout cela est vrai : Richard était un grand guerrier avant de partir pour la croisade, et il le resta après son retour. Ce fut l'un des rois d'Angleterre les plus belliqueux. Des ennemis, il en trouvait toujours : des vassaux rivaux à soumettre, son frère Jean, le roi de France, le duc d'Autriche ; il passa sa vie à faire la guerre et fut tué d'un coup d'arbalète au cours d'un siège. C'était un combattant acharné, qui n'hésitait pas à massacrer lui-même ses ennemis et fit pendre ou noyer des prisonniers par dizaines ou par centaines – et quand il s'agissait de musulmans en Terre sainte, la satisfaction n'en

était que plus grande. Il était haï par son peuple, d'abord parce qu'il était français, quoi qu'en ait dit Walter Scott dans son roman *Ivanhoé* : à l'époque, les rois d'Angleterre, pour des raisons dynastiques, étaient des princes français, parlaient français, et possédaient en France des terres dont la surface équivalait à toute l'Angleterre, si bien qu'ils y passaient le plus clair de leur temps. Il était en outre haï par son peuple parce qu'il prélevait de très lourds impôts ; car, contrairement à la légende, ce n'est pas le roi Jean, mais le roi Richard, qui augmentait les impôts pour financer ses guerres. Il était connu pour être un souverain cruel, féroce et tyrannique, mais c'était un grand guerrier et cela plaisait aux gens, surtout s'ils n'avaient pas le malheur d'être ses sujets. Plus d'un dut être soulagé lorsqu'il quitta l'Europe pour s'en aller combattre les infidèles.

Sitôt parti, il se transforme en héros. Car les croisades servent aussi à cela. Quand nous lisons les appels à la guerre sainte lancés par Urbain II et par ses successeurs, ou les traités insistant sur l'obligation faite aux rois, aux princes et aux chevaliers d'aller libérer le Saint-Sépulcre, c'est cela que les ecclésiastiques ont en tête : ces rois et ces nobles, qui commandent, perçoivent les impôts, rendent la justice, pendent les malfaiteurs et se font obéir par la violence, allant toujours à cheval et en armes et se faisant la guerre continuellement, risquent de finir tous en enfer, car ils ont tous les mains trempées de sang. Mais si leur violence, se disent les clercs, pouvait être orientée vers un but positif, si nous réussissions à les envoyer en Terre sainte combattre les ennemis de Dieu, alors ils sauveraient leurs âmes et nous

aurions ici un peu plus de paix. Celui qui, dans son pays, est une brute sanguinaire vouée aux flammes de l'enfer devient un héros quand il fait la même chose au-delà des mers, et Richard Cœur de Lion reste dans les mémoires comme un des grands héros de l'Occident. Parce que c'est un guerrier formidable qui terrifie les musulmans, comme le racontent complaisamment les écrivains médiévaux : les Sarrasins avaient tellement peur de lui que les mères musulmanes, pour faire taire leurs enfants qui pleuraient, disaient : si tu n'es pas sage, le roi Richard va venir.

Cette contradiction, qui nous paraît criante, entre l'idéal et la violence, il nous faut l'accepter si nous voulons comprendre l'état d'esprit des croisés. Avant que le doute ne s'installe, les Occidentaux ont longtemps cru qu'il était juste de risquer le martyre en marchant sur les pas du Christ, de combattre jusqu'à la mort pour arracher aux ennemis de Dieu une chose considérée comme sacrée – les Lieux saints et le Sépulcre. Ils ont cru que le sang ainsi versé plaisait à Dieu, et qu'il n'y avait pas de mal à sauver son âme tout en obtenant ici-bas une rétribution immédiate : si en combattant les infidèles on s'enrichissait, si l'on gagnait de nouveaux empires, si l'on devenait roi ou prince, c'était la juste récompense pour ceux qui avaient eu la foi. Evoquons encore un exemple précis : celui d'une famille de princes italiens qui joua tout son avenir sur la capacité de saisir ces extraordinaires occasions, de chercher le salut et en même temps de vivre une grande aventure, avec des perspectives mirobolantes de succès.

A l'époque de Richard Cœur de Lion, qui est aussi celle de

Frédéric Barberousse, de la Ligue lombarde et de la bataille de Legnano[4], il y avait en Piémont une lignée de princes fidèles à l'empereur et ennemis des communes : les marquis de Montferrat. Ils étaient puissants, mais la croissance des communes et la défaite de l'empereur les inquiétaient. En effet, quand les villes prennent de l'importance, la noblesse des campagnes en pâtit. Au moment de la bataille de Legnano, donc, le marquis de Montferrat, Guillaume le Vieux, a quatre fils ; ils sont déjà trop nombreux pour trouver une situation même lorsque tout va bien, alors le père a du mal à imaginer un avenir pour eux dans un monde où l'empereur a été vaincu et où les villes triomphent. Il commence donc à envisager l'Outre-mer comme une solution pour quelqu'un de son rang. Les croisades ont ouvert un horizon qui auparavant n'existait pas, ou qui était fermé : au moins pour les princes – car sur les miséreux, et sur les raisons pour lesquelles ils partaient, nous sommes beaucoup moins informés –, c'est comme si le monde avait été multiplié par deux. Ici, dans la plaine du Pô, les choses tournent mal, mais là-bas il y a des possibilités extraordinaires, surtout pour un prince qui a de beaux fils, grands, blonds et forts.

Cela se passait quelques années avant que Clément III ne proclame la troisième croisade. Saladin enserrait le royaume de Jérusalem dans un étau, et l'avenir était d'autant plus sombre que le souverain – Baudouin IV, roi de Jérusalem – était un adolescent de quinze ans atteint de la lèpre. La lèpre est une maladie qui à l'époque était incurable, et que l'on croyait bien plus dangereuse qu'elle ne l'est en réalité : on la tenait pour terriblement contagieuse, ce qui semble-t-il n'est

pas le cas ; néanmoins, quand on l'avait attrapée, on ne guérissait pas. La lèpre et les lépreux suscitaient une horreur profonde. Baudouin était pourtant le roi, la couronne lui était échue par droit héréditaire, même s'il était évident qu'il ne tarderait pas à devenir paralysé, aveugle, et à mourir. Il était impensable de trouver une jeune fille noble qui accepterait de s'unir à lui pour lui donner un héritier ; mais il avait deux sœurs, et il était clair aux yeux de tous que les futurs époux des sœurs en question pourraient revendiquer la souveraineté du royaume de Jérusalem.

Naturellement, les barons du royaume étaient tous désireux d'obtenir la main d'une de ces princesses, mais le roi lépreux – qui, d'après le peu que nous en savons, paraît avoir été très habile pour un garçon de quinze ans – se méfiait des barons, préférait qu'une de ses sœurs épouse un homme venu d'ailleurs et pouvant garantir des alliances avec le continent, car sans un puissant soutien extérieur le royaume de Jérusalem ne durerait pas longtemps. Le marquis de Montferrat propose son fils, qui comme lui s'appelle Guillaume, surnommé Longue-Épée, et le roi accepte de lui donner en mariage sa sœur Sybille. Le jeune Guillaume, donc, arrive en Terre sainte. Les chroniqueurs le décrivent comme très beau, grand et blond, mais il faut se rappeler que les chevaliers médiévaux – du moins dans la littérature – étaient tous grands et blonds, car tel était l'idéal esthétique de l'époque ; il est vrai, toutefois, que les marquis de Montferrat étaient allemands par leur mère. Guillaume plaît beaucoup, épouse la jeune fille, la met tout de suite enceinte, et en attendant fait bonne chère et s'amuse sans retenue ; il boit

énormément, disent les chroniqueurs, mais c'est normal puisqu'il faut bien qu'un jeune homme fasse étalage de sa virilité ; puis il commence à dépérir, tombe malade et, trois mois plus tard, meurt.

Les barons d'Outre-mer commencent à s'entre-espionner pour voir qui a administré le poison, mais on ne découvre rien. D'ailleurs, il n'est pas rare que ces jeunes hommes blonds venus d'Europe, transplantés sous un nouveau climat, meurent à peine arrivés ; c'est un malheur auquel on est habitué. Quoi qu'il en soit, la jeune épouse donnera le jour à un héritier, le futur Baudouin V de Montferrat, roi de Jérusalem. Le jeune roi lépreux, pour le moment, est encore capable de monter à cheval et de livrer bataille contre Saladin, réussissant même à lui tenir tête. Mais sa santé décline rapidement, et il est donc urgent de trouver un mari à l'une ou l'autre de ses sœurs. On opte pour le remariage de celle qui est restée veuve, Sybille, parce que c'est l'aînée et que par conséquent elle compte davantage. Un nouveau prétendant arrive, Guy de Lusignan, français mais vassal du roi Richard, et l'épouse. Les barons locaux sont très mécontents, mais ils ne parviennent pas à l'empoisonner ; c'est le roi lépreux qui meurt quelque temps plus tard, et Guy de Lusignan devient roi de Jérusalem.

Son rôle est de tenir Saladin à distance et de stopper son avancée, qui est en train d'étrangler le royaume ; c'est pourquoi il rassemble l'armée, tous les barons avec leurs chevaliers, tous les membres des ordres du Temple et de l'Hôpital, et part affronter Saladin, dont la présence a été signalée en Galilée. Les troupes chrétiennes traversent la

Galilée, territoire aride, dans la chaleur étouffante de l'été. Elles approchent du lac de Tibériade, celui où Jésus marcha sur les eaux, et où finalement l'on pourra boire, mais avant qu'elles ne l'atteignent Saladin les attaque, les force à se retirer sur une colline sans eau et les encercle. Les chrétiens, exténués par la chaleur et la soif en ce lieu qui s'appelle Hattîn, se rendent dès le lendemain, jusqu'au dernier. Saladin fait couper la tête de ceux qui, dans le passé, lui ont manqué de respect et de ceux qu'il n'aime pas, notamment les Templiers, qu'il considère comme des fanatiques ; les autres restent prisonniers, dans l'attente qu'une rançon soit négociée. Parmi ceux-ci, il y a le vieux Guillaume de Montferrat, le grand-père de l'enfant qui est sur le point de naître ou qui est déjà né (nous ne le savons pas) : de toute évidence, il est venu en Terre sainte dans le but de veiller sur ce petit-fils qui un jour sera roi de Jérusalem. Après la bataille de Hattîn, Saladin est en mesure de reconquérir tout le royaume sans rencontrer de résistance, et en quelques semaines il occupe Jérusalem, qui ne retombera plus jamais aux mains des chrétiens. Il ne leur reste qu'un port, Tyr, où ont trouvé refuge les dernières troupes croisées.

C'est à ce moment précis qu'arrive sur les côtes de la Terre sainte un autre fils du marquis Guillaume : il s'appelle Conrad. Lui aussi est parti chercher fortune en Orient. À Constantinople, il a épousé une princesse byzantine, il a réprimé une conjuration pour le compte de l'empereur, puis il a compris qu'il courait le risque de mourir empoisonné comme son frère l'avait été à Jérusalem. Il se rend donc en Terre sainte, sans rien savoir de ce qui vient de se passer ; il arrive

par la mer dans un port qu'il croit chrétien, pénètre dans la rade et, sur le quai, découvre des sentinelles musulmanes. Alors se déroule ce dialogue qui nous paraît à peine croyable mais que les chroniqueurs racontent comme la chose la plus naturelle du monde. Conrad dissimule qu'il est un prince venu soutenir ses coreligionnaires en Terre sainte, car on l'aurait arrêté sur-le-champ ; il dit être un marchand chrétien, tout comme les gens qui l'accompagnent : ils ont appris que Saladin a conquis tout le pays et viennent faire des affaires, sûrs de sa protection. Les gardes ne sont pas étonnés, rien ne sort de l'ordinaire : les marchands voyagent et trafiquent en tout temps et en toutes circonstances ; personne ne les dérange car tout le monde a besoin d'eux. Conrad retourne donc à bord de son navire, reprend la mer, et s'en va débarquer dans la dernière ville encore chrétienne : le port de Tyr. Là-bas, on s'en doute, l'arrivée de ce jeune Montferrat, qui est un chevalier déjà connu de par le monde, est accueillie avec enthousiasme. Conrad assume la lourde tâche de défendre la ville avec les maigres forces disponibles ; Saladin arrive, l'assiège, mais ne réussit pas à la prendre. Finalement, pour persuader Conrad de se rendre, il fait venir sous le mur d'enceinte son propre père, le vieux marquis Guillaume, toujours prisonnier, et il menace de le tuer si la ville n'ouvre pas les portes. Conrad a alors une de ces reparties qui seront ensuite célébrées avec exaltation sur toutes les places d'Occident : « Mon père a déjà vécu assez longtemps. » Voyant qu'avec ces obstinés il est impossible de discuter, Saladin n'insiste pas et, comme il est grand seigneur, libère quand même le vieillard.

Le siège se poursuit ; Conrad tient toujours bon. Saladin rassemble à grand-peine une flotte de navires égyptiens et attaque la ville depuis la mer, mais Conrad a avec lui les galères génoises et pisanes, et il coule à pic les vaisseaux musulmans. Saladin, qui commence à perdre patience, découvre tout d'un coup comment se débarrasser de lui. Parmi les prisonniers il y a toujours le roi Guy de Lusignan, celui qui a épousé Sybille, qui a mené l'armée au désastre, et que tous les chrétiens détestent ; Saladin le libère à l'improviste. Guy de Lusignan frappe aux portes de Tyr, exigeant que Conrad lui cède le commandement. Conrad rétorque qu'à la bataille de Hattîn Guy a joué sa couronne et a perdu tous ses droits. Comme l'avait prévu Saladin, le camp chrétien se divise en deux partis : celui de Montferrat et celui de Lusignan. Par chance pour les croisés, en Europe Clément III a proclamé la croisade et les vrais rois arrivent, en particulier Richard Cœur de Lion. Grâce à lui, Saladin est contraint d'adopter une position défensive ; il est même vaincu lors d'une bataille en plein désert. Les chrétiens reconquièrent plusieurs villes, mais non Jérusalem, puis leur élan s'épuise et les rois retournent chez eux. Conrad est le seul à rester. Les barons s'assemblent et l'élisent roi de Jérusalem, en attendant que le petit Baudouin grandisse. Le lendemain, après avoir déjeuné, Conrad sort dans la rue, deux assassins se jettent sur lui, le poignardent et s'enfuient en laissant son cadavre sur le sol.

Des histoires de ce genre alimentaient de façon décisive l'imaginaire et les fantasmes de nos ancêtres d'alors, au moins autant que l'idéal abstrait de la guerre sainte. Quand ils parlaient des croisades, ils pensaient, bien sûr, au salut de

l'âme, à la Passion du Christ, au Saint-Sépulcre ; mais ils pensaient aussi à un monde où des choses comme celles-là se produisaient, où l'on pouvait partir à l'aventure et devenir roi. Un autre frère de Conrad, Boniface, réussit presque, pour sa part, à devenir empereur de Constantinople après être parti en 1202 pour la quatrième croisade qui, dans un invraisemblable enchaînement de circonstances, finit par envahir l'Empire byzantin au lieu de s'achever en Terre sainte. Cette fois l'écart entre l'idéal et la réalité est vraiment excessif, car c'est un empire chrétien que les croisés se mettent à dévaster. Le pape Innocent III prit la chose très mal, et il y eut même quelques croisés pour admettre que l'exploit avait été d'un goût douteux. Cela n'empêcha pas les chansons de leurs troubadours d'être pleines d'enthousiasme : « Nous avons conquis un empire, nous avons fait des empereurs et des rois ! » Cette immense avidité de puissance et de gain, ce désir de conquérir, de piller, de massacrer, en s'engageant physiquement, en jouant sa vie avec la certitude d'être approuvé par Dieu, est l'essence même du phénomène des croisades.

III
Entre guerre sainte et *djihad*

Le phénomène de la croisade comporte deux dimensions parallèles, qui se reflètent réciproquement : la naissance de l’idée de guerre sainte dans la culture chrétienne, et le réveil du concept de *djïhad* dans la culture islamique. Pour analyser ce thème, il est inévitable de faire référence aux textes sacrés des grandes religions monothéistes : la Bible juive, le Nouveau Testament et le Coran. Ces textes, pour les croyants, sont la parole de Dieu, « parole du Seigneur » comme le dit la liturgie catholique, révélée par Dieu aux hommes à travers les prophètes. Naturellement, je ne traiterai ici de ces textes qu’en historien. Chacun, en son for intérieur, est libre de savoir s’il croit ou non qu’il s’agit de la parole d’un Dieu créateur, mais personne ne peut nier que l’Ancien et le Nouveau Testament ainsi que le Coran furent mis par écrit en un moment historique précis, par des hommes qui les entendaient dicter dans leur tête et qui les écrivirent avec les mots de leur langue et de leur époque. Il n’est pas moins évident que ces livres ont ensuite continué, au fil des siècles, à influencer la pensée et l’action des fidèles des religions monothéistes ; pas toujours, néanmoins, de la même manière. Le point crucial est que l’ensemble des préceptes et des exemples contenus dans les textes sacrés de chaque religion a pu être compris de façon très différente en fonction des périodes historiques : pris à la lettre ou bien interprété sur le mode allégorique ; lu, relu, répété avec insistance ou bien laissé de côté et presque oublié.

Cette dimension historique des grandes religions et de leur relation avec les textes sacrés est un élément dont il est très important de tenir compte si nous voulons parler des chrétiens et de la guerre sainte.

Le point de départ est celui-ci : les premiers chrétiens, dans leur immense majorité, étaient peu enclins à la guerre et par conséquent au métier des armes, un métier qui inévitablement, tôt ou tard, peut obliger à tuer. Chez les chrétiens du temps des persécutions et des catacombes, nous connaissons divers cas de refus du service militaire ; c'est même une des raisons pour lesquelles on les persécutait. Pas la seule, bien sûr, et sans doute pas la principale. Les grandes persécutions qui frappèrent à plusieurs reprises les chrétiens dans le monde romain – et plus généralement la méfiance et le mépris du gouvernement impérial envers ces gens, partagés par les empereurs que nous admirons le plus, comme Trajan ou Marc-Aurèle – s'expliquent aussi par l'hostilité des Romains envers les juifs, leur fanatisme religieux et leur résistance à l'assimilation. Il ne faut pas oublier qu'au début les chrétiens étaient tous des juifs convertis et que les communautés chrétiennes, ne serait-ce qu'en raison de l'hostilité dont elles faisaient l'objet, tendaient à vivre dans l'isolement, voire dans la clandestinité, ce qui engendrait beaucoup de fausses rumeurs à leur sujet.

Mais par certains côtés, il leur était réellement difficile de se faire accepter comme de bons citoyens. Dans l'Empire, la divinité de l'empereur revêtait une grande importance ; après sa mort avait lieu l'apothéose, cérémonie au cours de laquelle il

devenait officiellement un dieu, mais dès son vivant il entretenait avec les dieux un rapport très particulier qui se traduisait par l'existence d'un culte impérial, avec collèges de prêtres et célébrations religieuses régulières. En certaines occasions, tous les bons citoyens étaient appelés à participer aux sacrifices adressés à l'empereur : chacun pouvait adorer chez lui les dieux qu'il voulait, mais en tant que citoyen de l'Empire il devait prendre publiquement part au culte impérial. Les chrétiens refusaient de le faire, car leur monothéisme les empêchait de reconnaître un autre dieu, quel qu'il fût. Il en allait de même, certes, des juifs, mais ils faisaient moins peur, ils se montraient à visage découvert, et surtout ils ne faisaient pas de prosélytisme, parce qu'ils constituaient un peuple en soi qui ne se mélangeait pas avec les autres ; tandis que les chrétiens qui agissaient dans l'ombre et formaient des communautés de plus en plus vastes, obtenant des conversions jusque dans la bonne société, furent considérés dès le départ comme un danger. C'étaient des impies qui méprisaient les cultes civiques et refusaient de faire leur devoir de citoyens ; un tel comportement risquait de susciter la colère des dieux.

Dans les persécutions les plus dures, comme en témoignent les Actes des martyrs, le problème est bien celui-là : on voit des procurateurs demandant au chrétien qui leur fait face d'accomplir le sacrifice, le suppliant même, cherchant à le convaincre que ce n'est qu'un geste sans le moindre lien avec sa foi en son Dieu, mais le chrétien tient bon, parce qu'il ne peut pas accepter, même quand on lui explique que s'il ne fait pas son devoir il sera exécuté. Les martyrs s'entêtent et les

procurateurs prononcent leurs sentences. Mais parmi les martyrs chrétiens – et nous revenons ainsi au sujet qui nous intéresse – il y en a aussi qui refusent le service militaire : et c'est dans l'Empire romain une attitude subversive, car l'Empire est fondé sur la guerre. Dioclétien, l'un des plus grands persécuteurs de chrétiens, est aussi l'empereur qui crée le service militaire obligatoire, édictant des lois très sévères pour contraindre les fils de soldats à porter les armes. Sa volonté est de raidir et de figer la société pour renforcer l'emprise du gouvernement, en contraignant chacun à faire le métier de son père : c'est le régime idéal selon la perspective du collecteur d'impôts. Or, si dans l'Empire il commence à y avoir des gens qui, par obligation légale, doivent être soldats, mais qui, étant chrétiens, refusent de s'engager lorsque leur tour arrive (pas tous : beaucoup de chrétiens exercent le métier des armes sans trop se poser de problèmes, il faut le rappeler), ou si des officiers et des soldats veulent quitter l'armée dès qu'il se convertissent à la nouvelle foi, les autorités trouvent tout cela très alarmant, et à certaines époques ceux qui font de tels choix risquent le martyre.

Cette attitude intransigeante disparaît avec la fin des persécutions et la reconnaissance de la religion chrétienne par l'Empire romain, sous l'impulsion de Constantin, au début du IVe siècle. C'est un tournant extraordinaire, car les dernières persécutions – les plus féroces de toutes – sont un souvenir récent, et voilà que l'empereur considère officiellement les chrétiens comme des sujets aussi estimables que les autres, libres de pratiquer leur foi comme bon leur semble ; bien plus, on comprend très vite qu'ils sont un peu plus égaux que les

autres, puisque l'empereur les apprécie et les soutient. Constantin est proche de leurs positions, suit de près les débats théologiques, promulgue les premières lois favorisant l'activité de l'Église, et se fait baptiser sur son lit de mort. Bien que ses fils continuent tranquillement de célébrer après sa mort le culte du divin Constantin, c'est un fait qu'à sa suite tous les empereurs seront chrétiens, à l'exception d'un seul : Julien, que les chrétiens appellent justement l'Apostat, c'est-à-dire « celui qui a renié sa foi ». Dans cet empire qui peut être considéré, à partir de Constantin, comme chrétien – même si ce n'est qu'avec le règne de Théodose, à la fin du IVe siècle, que les cultes païens seront officiellement abolis –, les chrétiens changent d'opinion à l'égard du service militaire. On lit dans certains actes de conciles que, puisque l'empereur est chrétien, on ne peut pas refuser de l'aider lorsqu'il en a besoin ; par conséquent, s'il demande des soldats il faut les lui fournir.

Dès cette époque, donc, l'idée selon laquelle tout chrétien laïc peut exercer le métier de soldat au service de l'empereur chrétien devient acceptable. Cela ne signifie pas que la guerre soit exaltée : simplement, on admet que, si elle est voulue par un souverain légitime, c'est-à-dire chrétien, il est permis aux chrétiens d'y participer, bien que cela constitue pour beaucoup un pénible cas de conscience. Les textes montrent que ce grand dilemme agite les esprits : les chrétiens s'interrogent et hésitent. Il y a un texte remarquable de saint Augustin sur cette question. Nous sommes au début du Ve siècle ; cent ans après Constantin, le problème devrait être résolu : l'Empire est officiellement chrétien et l'armée fourmille de soldats

chrétiens. Pourtant, Augustin reçoit une lettre d'un officier de l'armée impériale romaine qui lui dit, en gros : je ne suis pas tranquille, je suis tourmenté parce que je ne sais pas si ce métier que je fais est compatible ou non avec le fait d'être chrétien. Augustin lui adresse une réponse contradictoire, ou plus exactement il écrit en développant son discours comme s'il parlait à voix haute pour clarifier ses idées. « On ne saurait penser que ceux qui effectuent le service militaire et portent les armes plaisent à Dieu », écrit-il. Même si l'Empire est désormais chrétien, la première chose qui lui vient à l'esprit est encore celle-là, tant est forte la conviction que le commandement « Tu ne tueras point » interdit aux chrétiens de porter les armes.

Augustin se rend tout de suite compte qu'il s'agit là d'une belle théorie, mais que le monde ne s'y conforme pas. Heureusement, les textes sacrés de sa religion lui offrent aussi des éléments pour poser différemment les termes du problème. Il poursuit en effet par ces mots : « Mais David aussi » – le roi David de l'Ancien Testament – « portait les armes. » Dans le Nouveau Testament, Augustin aurait eu plus de mal à trouver un texte adéquat. Certes, Jésus déclare à un certain moment : « Je ne suis pas venu apporter la paix mais le glaive » ; on n'a jamais pu établir, toutefois, la signification exacte de ces mots. Dans l'Ancien Testament, tout est beaucoup plus simple : les rois des Hébreux font la guerre, exterminent leurs ennemis, et c'est Dieu qui leur a dit de le faire. « David aussi portait les armes, et beaucoup d'autres hommes justes de ce temps », poursuit Augustin. Après quoi il continue de discuter sur ce thème et aboutit à une solution qui

est, aujourd’hui encore, ce qu’on peut dire de moins mauvais pour justifier la guerre : dans certains cas il est nécessaire de faire la guerre pour obtenir la paix.

Augustin, qui est l’un des fondateurs de la pensée chrétienne, continue par la suite à réfléchir et à s’interroger sur ce problème, et dans ses œuvres de vieillesse il formule des conclusions plus nettes. On dirait presque que ces éternelles discussions finissent par le lasser. Il écrit ainsi : « Mais qu’y a-t-il de blâmable dans la guerre ? Le fait de tuer des hommes qui un jour devront mourir ? C’est un reproche indigne d’un homme religieux. » Augustin était tout de même un intellectuel de l’Antiquité, chez qui l’image du religieux, du théologien, était encore sous-tendue par celle du philosophe qui ne doit pas se laisser influencer par des considérations trop humaines. Puis il exprime de façon plus claire la solution déjà évoquée : « Il est parfois nécessaire que les bons fassent la guerre contre les violents, selon le commandement de Dieu et du gouvernement légitime, quand les circonstances y obligent, afin de maintenir l’ordre. » On peut donc être autorisé à faire la guerre. Cela ne revient pas, bien entendu, à dire que la guerre est belle ; au contraire, elle est affreuse et cruelle, mais nous ne pouvons pas ne pas reconnaître que dans ce monde elle est parfois inévitable.

Nous n’en sommes pas encore à admettre qu’à la guerre il est loisible de tuer son prochain d’un cœur léger. Car pendant tout le haut Moyen Âge – et donc jusqu’à l’époque de la première croisade – l’Eglise chrétienne admet que la guerre est possible si elle est ordonnée par un souverain légitime,

mais le meurtre reste un péché et doit, à ce titre, donner lieu à une confession et à une pénitence. Il faut se rappeler que, durant le premier millénaire, le christianisme prête à la confession et à la pénitence un caractère très différent de celui qu'elles prendront plus tard : la confession était publique, il n'y avait pas de confessionnal pour garder le secret et réserver au seul prêtre la connaissance des péchés. La confession avait lieu devant la communauté, et l'on insistait fortement sur le fait que le pécheur, pour être réintégré dans la communauté des fidèles, devait faire une pénitence également publique. La pénitence pouvait être, par exemple, une période de jeûne : la culture ecclésiastique autour de l'an mille regorgeait de réflexions sur les pénitences les plus adaptées à chaque péché ; les confesseurs avaient à leur disposition des manuels suggérant, en fonction de la faute, quelle pénitence il fallait imposer. Dans ces manuels nous voyons les confesseurs s'interroger et confronter leurs opinions : certains disent que tuer à la guerre est évidemment un péché, puisque l'Ecriture enjoint de ne pas tuer, mais que ce n'est pas un péché grave ; celui qui le commet doit donc faire pénitence, mais avec modération. D'autres confesseurs soutiennent que la faute est plus sérieuse : leurs manuels affirment que celui qui tue, même pour une juste cause, ne peut entrer dans une église, est impur et doit rester éloigné pendant un certain temps des rites sacrés, de la messe et de la communion. Et puis il y a aussi des confesseurs plus modernes, pourrait-on dire, qui concluent que, si la guerre est légitime, alors tuer à la guerre ne peut pas être un péché.

Donc, l'Église – je parle ici de l'Église d'Occident, l'Église

catholique latine – est divisée : jusqu'à l'époque de la première croisade, il arrive que certaines batailles soient célébrées avec gratitude parce que presque personne n'y a été tué, les vainqueurs ont fait preuve de modération en ne massacrant pas les ennemis qui fuyaient, si bien qu'après quelques jours de pénitence l'affaire s'est terminée en beauté. La première fois que les moines en viennent ainsi à chanter les louanges d'un puissant laïc ayant vécu en vrai chrétien au point d'être vénéré comme un saint, le comte Gérard d'Aurillac, ils racontent que, lorsqu'il combattait pour vaincre les méchants et maintenir l'ordre sur ses terres, il ordonnait à ses chevaliers d'empoigner les lances à l'envers, pour frapper avec le bois plutôt qu'avec le fer. J'évoque à peine le fait que l'Église grecque (celle que nous appelons l'Église orthodoxe), qui à cette époque a des relations de plus en plus distantes avec l'Église latine et la papauté, reste beaucoup plus rigide, continuant à considérer comme un grave péché le meurtre commis à la guerre, même s'il peut par ailleurs être légitime : ceux qui s'en sont rendus coupables sont passibles de trois ans d'exclusion de la messe et d'interdiction de communier.

Bref, à la veille de la première croisade, en dépit des contradictions insolubles que ce problème paraît présenter, le système officiellement en vigueur dans l'Occident latin veut que, quelle que soit la guerre, le meurtre d'un ennemi reste un péché, certes mineur dans le meilleur des cas, mais qui requiert tout de même que l'on fasse pénitence. Une telle chose nous paraît difficile à imaginer, puisqu'il s'agissait somme toute d'une société guerrière. Charlemagne guerroyait chaque année contre les païens dans le but de répandre la foi

chrétienne ; mais lorsqu'ils rentraient de la guerre, ceux qui avaient conscience de s'être vraiment couvert les mains de sang devaient quand même se soumettre à des rites de purification. Au fond, la contradiction s'estompe si nous songeons au fait que beaucoup de religions exigent des compensations de ce genre même pour des choses qui ne sont pas des fautes, les règles féminines par exemple : ce n'est pas un péché, mais la femme qui les a eues doit se purifier avant de pouvoir faire de nouveau partie de la communauté religieuse. Ainsi, aux yeux de nos ancêtres du haut Moyen Âge, celui qui a tué à la guerre est impur : il n'a peut-être pas l'impression d'avoir fauté, mais il n'en doit pas moins faire pénitence.

Nous comprenons alors le tournant que représente la première croisade, quand commence à circuler l'idée que tuer n'est non seulement plus un péché, mais au contraire une action bénie. La croisade n'est pas seulement une guerre légitime, ce serait trop peu : c'est une guerre sainte. Elle n'est pas seulement permise mais constitue un devoir, et ceux qui y participent sont d'emblée persuadés qu'en tuant ses ennemis dans une guerre comme celle-là on ne commet absolument aucun péché ; bien au contraire, on obtient la garantie d'aller au paradis. Le revirement est spectaculaire : il y a vraiment là une césure dans l'histoire du christianisme et de l'Occident, une de celles sur lesquelles il vaut la peine de s'arrêter.

On pourrait presque dire que l'Eglise a été débordée par sa base, parce qu'au début, en proclamant la croisade, elle a encore des scrupules. Lorsqu'en 1095 le pape Urbain II lance

sa prédication, exhortant les chrétiens à prendre les armes et à marcher contre les Turcs pour reconquérir Jérusalem, il affirme que tous ceux qui partiront, s'ils trouvent la mort au cours du voyage ou en se battant contre les infidèles, obtiendront immédiatement la rémission de leurs péchés. Bien sûr, c'est déjà beaucoup, et le pape endosse une très grave responsabilité ; mais pour qui connaît les subtilités des théologiens et sait évaluer le poids des mots, la rémission des péchés n'est pas encore tout. Elle signifie qu'il y a bel et bien une faute, mais que le pape, avec son autorité, peut l'effacer : celui qui a tué, et donc commis un péché mortel, n'en subira pas les conséquences, le pape garantit qu'il sera pardonné, même s'il meurt sans avoir eu le temps de se repentir et de se confesser. Il faudra tout de même passer ensuite cent mille ans au purgatoire pour expier ce crime : la rémission des péchés signifie seulement qu'on ne finira pas en enfer pour cela, exactement comme quand on se confesse et que l'on fait pénitence. Le pape ne dit en aucune façon que ceux qui combattent dans cette guerre ne commettent aucun péché.

La différence est-elle trop subtile ? Pour nous, je ne sais pas, mais elle l'est certainement pour ceux qui partent à la croisade. Leur état d'esprit nous est connu grâce aux chroniqueurs qui nous parlent d'eux et nous racontent leur manière de se comporter ; mais nous avons aussi quelques textes écrits par des croisés. Il existe un bref récit de la première croisade rédigé en latin, visiblement par un chevalier. Un chevalier sachant écrire et connaissant le latin était une rareté ; il y en avait pourtant, et il nous parle à la première personne, c'est un vrai croisé, un croisé de base, qui

raconte les choses telles qu'il les a vues. Eh bien, les croisés ont le sentiment de faire un sacrifice énorme pour répondre à l'appel du pape. Ils abandonnent tout et risquent leur vie comme les anciens martyrs ; car il y a aussi cela dans la mentalité des croisés : le retour du martyre. Depuis sept cents ans, à part de rarissimes exceptions, il était impossible de se faire martyriser. Pour que cela se produise, il fallait être un moine parti convertir les Vikings, ou un fanatique vivant sous la domination musulmane en Espagne et se mettant à insulter le Prophète en public pour s'amuser. Maintenant, en revanche, tout un chacun peut choisir de mourir en martyr : il suffit de se faire tuer par les païens pendant que l'on essaie de conquérir, ou plus exactement de libérer, comme on disait alors, le Saint-Sépulcre. Le croisé de base est donc persuadé d'accomplir une action méritoire. Pour lui, le meurtre des païens n'est pas un péché susceptible d'être pardonné, mais un geste qui plaît à Dieu, tout comme Il aime la mort des martyrs, par laquelle ils témoignent de leur propre foi et de Sa grandeur. Il y a peu de différence entre tuer et se faire tuer (je citerai plus loin un texte de saint Bernard, on ne peut plus clair sur ce point) : ce sont les deux faces du martyre.

Cette mentalité est très apparente dans les textes littéraires du temps. L'époque de la première croisade est aussi celle de la naissance des littératures en langues vulgaires, avec les premières chansons des troubadours et les plus anciennes chansons de geste. La *Chanson de Roland* met précisément en scène la guerre contre les païens en Espagne ; certes, tout est transfiguré dans une dimension fabuleuse, mais il y a quelques points de repère très clairs : le récit a pour

thème les hauts faits des valeureux chrétiens qui ont combattu les infidèles, et il est évident que « les païens ont tort et les chrétiens ont raison », comme l'énonce un vers de la chanson. Quand les guerriers de Roland, formant l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, se font massacrer par les païens à Roncevaux, ils savent et disent qu'ils affrontent le martyre, et sont par conséquent certains d'aller au paradis, même s'ils meurent en brandissant une épée rouge de sang. « Ainsi parla Roland : Ici nous subirons le martyre, mais celui qui ne se vendra pas chèrement sera félon. Frappez, seigneurs, avec vos épées luisantes ! » Dans l'esprit des croisés, en somme, les choses sont simples : puisque je risque ma vie en allant au-devant du martyre, et qu'en tant que martyr je suis sûr d'aller au paradis, j'irai au paradis même si je viens de tuer des infidèles. Il n'y a là aucune place pour les subtilités.

Qui plus est, l'une des conséquences les plus déplaisantes des croisades, l'un des éléments qui font qu'aujourd'hui il nous est difficile d'éprouver de l'empathie pour les gens qui y prenaient part – même si ensuite nous voyons l'enthousiasme qui les entraînait et si nous finissons par les trouver sympathiques quand même –, est que c'est précisément à cette occasion que l'on enregistre les premières explosions de violence contre les juifs en Occident. Des communautés juives, pendant des siècles, avaient vécu en Europe, faisant plus ou moins l'objet de discriminations, à dire vrai assez limitées : il n'y avait ni ghettos, ni étoile jaune à porter sur les vêtements. Désormais, ces communautés sont systématiquement agressées, avec destructions et bains de sang, par les foules en marche vers la Terre sainte. Dès que les premières bandes de

croisés qui se sont constituées dans le nord de la France et en Allemagne rencontrent les nombreux juifs habitant les grandes villes sur le Rhin, elles les attaquent et les massacrent. Partout où ils passent, les croisés s'en prennent aux juifs.

Ayant enfin atteint les Balkans, ils rencontrent des gens encore plus étranges. Je me réfère ici au récit, dont j'ai parlé plus haut, de ce chevalier anonyme qui avait pris part à la première croisade et qui nous montre comment un combattant ordinaire voyait les choses. L'auteur raconte qu'à un certain moment les croisés arrivent devant une cité fortifiée, dans laquelle ils ont entendu dire que vivent des manichéens. Personne ne sait ce que sont les manichéens ; on s'informe, et l'on apprend que ce sont des gens qui ne croient pas en Dieu, ou qui plus exactement croient que le monde a été créé par un Dieu mauvais : des hérétiques par conséquent, ennemis de la vraie foi. Nous savons qu'effectivement la vieille religion manichéenne avait survécu dans les Balkans, où des communautés s'étaient maintenues depuis la fin de l'Antiquité. Aucun des croisés venus de France, d'Allemagne et d'Italie méridionale n'en avait jamais entendu parler, mais dès qu'on leur explique de quoi il retourne leur réaction est immédiate : massacrons-les tous. De fait, ils attaquent la cité, y pénètrent et exterminent toute la population, absolument persuadés d'être en train de faire ce pour quoi ils sont partis, à savoir : combattre les ennemis de Dieu. Comment leur donner tort, du reste, puisque bientôt le pape lui-même pensera que la croisade peut être proclamée contre d'autres ennemis que les musulmans et avec d'autres objectifs que la conquête de Jérusalem ? Si les ennemis de Dieu sont parmi nous, pourquoi

ne pas employer les mêmes moyens également contre eux ? La papauté n'envisagera jamais de déchaîner les croisés contre les juifs ; mais lorsque l'hérésie cathare, qui se rattache précisément aux idées des manichéens, commence à s'enraciner dans le sud de la France, l'Église prend peur et proclame une croisade pour exterminer ces cathares – ou ces Albigeois, comme on les appelait.

Avec la première croisade, donc, un très profond changement de mentalité se fait jour chez les chrétiens ; et l'Église, face à un mouvement d'une telle ampleur, renonce assez vite à essayer de jouer un rôle modérateur. L'idée que ceux qui meurent à la croisade vont directement au paradis quels que soient les crimes qu'ils ont pu commettre, et que par conséquent il est toujours louable de tuer les mécréants, finit par ne plus être mise en discussion. En outre, il se produit dans le royaume de Jérusalem une autre chose qui aurait été impensable avant l'an mille. En 1099, les croisés ont conquis Jérusalem, et une vaste portion du Proche-Orient actuel est devenue un royaume chrétien. Les musulmans sont furieux, fermement décidés à reconquérir le pays au nom de la vraie foi et à rejeter les envahisseurs à la mer. Il faut par conséquent défendre le royaume, et c'est pourquoi des combattants volontaires ne cessent d'arriver, ayant fait le vœu de rester un an en Terre sainte pour soutenir la cause chrétienne. Il y a aussi des gens qui viennent pour s'installer définitivement : des chevaliers, des gens qui savent combattre et qui peut-être ont de nombreux péchés sur la conscience, et qui dorénavant souhaitent se consacrer à une cause qui leur permettra de continuer à trucider, parce que c'est la seule chose qu'ils

savent faire – mais en sauvant leur âme.

Chez ces chevaliers venus prêter main-forte en Terre sainte germe l'idée de fonder une confrérie de guerriers ayant pour objectif de combattre les musulmans, avec des statuts et des règles. Ce sont des gens qui vivent dans une civilisation profondément empreinte de valeurs religieuses, et il ne leur vient pas à l'idée de se contenter d'une simple association. Peut-être, s'ils avaient été de ces marchands génois qui les transportaient d'un bord à l'autre de la Méditerranée sur leurs navires, eussent-ils raisonné ainsi. Ils ne fondent donc pas une association, mais un ordre religieux : non pas toutefois comme le font les moines là-bas, chez eux, qui passent tout leur temps enfermés dans un monastère à prier ; sans compter qu'il faut avoir fait des études pour le faire. Nous avons affaire à des chevaliers, des gens qui ont appris à monter à cheval et à combattre dès l'âge de sept ou huit ans : ils ne savent rien faire d'autre, mais ils veulent se consacrer à Dieu. C'est pourquoi ils font vœu de pauvreté, de chasteté, d'obéissance aux supérieurs ; et la mission de leur communauté, sa raison d'être, sera de combattre les infidèles et de défendre le royaume de Jérusalem. Ils fondent cette communauté, cherchent un quartier général dans la ville, trouvent le Temple, l'antique Temple de Jérusalem, obtiennent la permission de s'y établir, et prennent le nom de chevaliers du Temple ou Templiers.

Les Templiers naissent ainsi : comme une confrérie de chevaliers, laïcs, pour la plupart analphabètes, mais qui veulent devenir moines – des moines, toutefois, d'un genre

très particulier. Le fait même qu'une telle idée ait pu naître révèle le climat de l'époque. Les moines, jusqu'alors, avaient été des gens qui rejetaient avec la plus extrême horreur la violence, aussi bien que le sexe et les plaisirs physiques ; des gens persuadés que ceux qui portent l'armure et manient les armes vont tout droit en enfer ; et si cela voulait dire que leur père et leurs frères étaient destinés à la damnation éternelle, les moines en souffraient, mais cela ne changeait rien à leur conviction. Désormais, les mentalités ont tellement évolué qu'il est devenu possible de vouloir être moine tout en étant soldat. Il est vrai que tout le monde n'est pas du même avis : lorsque la nouvelle de la naissance de cette confrérie commence à se répandre et que les chevaliers demandent à être reconnus en tant qu'ordre religieux, l'Eglise est perplexe. Il est certes très louable de combattre les infidèles, mais de là à penser que ceux qui les combattent peuvent être des moines, il y a une différence considérable. Pendant plusieurs années, le statut des Templiers reste incertain et donne lieu à une vive polémique. Le monde chrétien du XIIe siècle ne cesse de se complexifier : il y a davantage d'écoles, on écrit davantage de livres, ces derniers circulent davantage, et l'on discute beaucoup. La querelle des Investitures qui opposait la papauté à l'Empire avait donné lieu à de grandes discussions, et maintenant l'on discute aussi de cela : l'initiative des Templiers est-elle légitime, ou s'agit-il d'une distorsion, d'une perversion de l'institution monacale ?

La décision reste en suspens jusqu'à l'intervention d'un des religieux les plus célèbres de son temps, Bernard de Clairvaux, à la tête de l'ordre monastique le plus en vue du moment, celui

des cisterciens. Les moines « blancs » de Cîteaux sont des bénédictins qui interprètent de façon très austère la règle de saint Benoît, en mettant l'accent sur la dureté de vie, la pénitence, le travail. Le futur saint Bernard est un intellectuel connu dans tout le monde catholique, ses interventions ont du poids ; quand il se prononce sur un argument, on l'écoute. C'est un homme extrêmement agressif qui a obtenu de grands privilèges pour son ordre, et qui a farouchement combattu ses adversaires : c'est lui qui a essayé de réduire au silence par tous les moyens Abélard et les premiers philosophes scolastiques parisiens, qui commençaient à raisonner un peu trop sur la foi religieuse au lieu de se cantonner à la mystique. Cet homme très influent, très envahissant et très persuasif décide d'intervenir dans la controverse suscitée par les Templiers et se prononce en leur faveur, considérant que ce nouvel ordre monastique est adapté aux circonstances. Bernard dit : « Ce monde a ses nuits et il y en a beaucoup » – autrement dit, les temps que nous vivons sont ce qu'ils sont mais nous devons les affronter et, dans la nuit que nous traversons, ces Templiers qui veulent se battre contre les ennemis de Dieu valent beaucoup mieux que tous ces chevaliers que nous voyons autour de nous et qui ne se battent que pour saccager, s'enrichir et opprimer les pauvres. Les Templiers valent beaucoup mieux, et par conséquent cette nouvelle chevalerie doit être soutenue et encouragée : ils veulent être moines ? eh bien, qu'ils le deviennent, garantissons-leur qu'ils iront au paradis en combattant.

Bernard publie un *Éloge de la nouvelle chevalerie,* qui a précisément pour but de vanter la légitimité et la beauté de

l'idéal des Templiers. Quelques phrases extraites de ce traité suffiront à conclure notre discours sur la guerre sainte chrétienne, puisque nous avons maintenant cerné de façon suffisamment claire le genre d'attitude qui s'est développé avec la première croisade. « Les chevaliers du Christ livrent avec sûreté les batailles du Seigneur, sans crainte et sans péché quand ils tuent l'ennemi. » Cinquante ans plus tôt, Urbain II ne disait pas cela ; maintenant, en revanche, tuer n'est plus un péché. « La mort donnée ou reçue pour le Christ » – il n'y a plus aucune différence entre mourir en martyr ou tuer les persécuteurs – « est exempte de tout péché ; bien plus, elle mérite une grande gloire. Le Templier accepte avec bonté la mort de l'ennemi à titre de réparation et fait don de soi encore plus volontiers quand il tombe en combattant, il tue sereinement et meurt sereinement, et s'il tue il rend un service au Christ. Quand il est tué, on ne doit pas dire qu'il est mort mais qu'il a atteint son but : de la mort du païen le chrétien tire gloire, car le Christ en est glorifié, mais quand c'est le chrétien qui meurt, alors la générosité divine brille encore plus vivement, car le Roi appelle près de lui le chevalier pour lui donner la récompense. »

Dans le camp adverse, naturellement, on n'est pas en reste. La notion de *djihad* apparaît à plusieurs reprises dans le Coran, non sans contradictions – le Coran est un livre riche en contradictions, il y a même des versets qui sont officiellement abrogés par des versets ultérieurs –, mais nous pouvons tout de même nous en faire une idée assez nette. *Djihad,* en réalité, n'est qu'une partie de l'expression *djihad fi sabil'illah,* qui signifie « combattre dans le chemin de Dieu ». Il est vrai que la

traduction de *djihad* par le verbe « combattre » peut être discutable, car il y a aussi dans la racine du mot une acception plus ample, « s'efforcer », « se donner entièrement » ; mais l'acception belliqueuse, qui est celle qui nous intéresse ici, est de toute façon présente dans divers passages du Coran. Il vaut plutôt la peine de signaler que l'idée de « combattre dans le chemin de Dieu » apparie les *moudjahidin* islamiques aux croisés : en ouverture de l'histoire anonyme de la première croisade dont il a déjà été question, un chevalier croisé raconte l'exhortation d'Urbain II aux fidèles exactement dans ces termes : celui qui voulait sauver son âme ne devait pas hésiter à s'avancer avec humilité sur la voie du Seigneur. Il y a donc quelque chose de commun dans la mentalité de ces gens qui, d'un côté comme de l'autre, entendent l'appel à imiter un exemple, à suivre une voie, même si l'on court le risque d'y trouver la mort.

Voyons donc ce que dit le Coran sur la guerre sainte. Il en est question dans différentes sourates. Prenons tout d'abord la sourate 22, qui justement est appelée *Sourate du pèlerinage* – ici encore il y a un lien étroit entre les deux notions. « Permission est donnée de combattre à ceux qui combattent parce qu'ils ont été lésés – en vérité Dieu a pleine puissance pour les secourir –, à ceux qui, sans droit, ont été expulsés de leurs demeures seulement parce qu'ils disent : " Notre Seigneur est Dieu. " [...] Dieu secourra à coup sûr ceux qui le secourent. En vérité, Dieu est fort et puissant. » S'il n'y avait que cela, nous aurions beaucoup de mal à reconnaître le *djihad* au sens que nous lui donnons de nos jours, mais les commentateurs considèrent que c'est bien de la même notion

qu'il s'agit. Ce qui est affirmé est que le *djihad* est légitime, et même prescrit, pour se défendre quand on est attaqué. On comprend alors pourquoi, pendant des siècles, les Arabes n'ont guère eu besoin de s'en soucier : après les grandes conquêtes du VIIe et du VIIIe siècle, le monde islamique était beaucoup plus avancé et évolué que l'Occident catholique, et les croyants n'étaient menacés par personne. Mais dès que les premiers croisés posent le pied en terre musulmane, la nouvelle met le monde islamique en émoi et rappelle cette prescription : dans le Livre, Dieu a dit que celui qui est attaqué doit se défendre et qu'il sera aidé en retour.

Dans un autre endroit (la sourate 2), le *djihad* est théorisé de façon nettement moins restrictive. Cette fois le problème devient : que faire avec celui qui ne reconnaît pas le vrai Dieu ? Nous y lisons des choses plus inquiétantes, et même le verset le plus inquiétant de tous ceux que contient le Coran sur ce thème : « Combattez dans le chemin de Dieu ceux qui vous combattent, mais ne soyez pas excessifs ! Dieu n'aime pas les excessifs. Tuez-les partout où vous les atteindrez ! Expulsez-les d'où ils vous ont expulsés. » On voit ici combien est profonde dans le Coran, et par conséquent dans la mentalité collective du monde islamique, l'idée qu'il est inadmissible que des lieux où auparavant triomphait la vraie foi tombent au pouvoir des mécréants ; et cela nous aide à comprendre bien des choses. Aussitôt après, comme toujours, viennent des corrections, des ajustements, des invitations à la modération : « Ne les combattez pas près de la mosquée sacrée, avant qu'ils ne vous y aient combattus ! S'ils vous y combattent, tuez-les. Telle est la récompense des infidèles. S'ils s'arrêtent, certes

Dieu est indulgent et miséricordieux. Combattez-les jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de persécution et que le culte soit rendu à Dieu. S'ils s'arrêtent, qu'il n'y ait plus d'abus de droit sauf contre les injustes. »

La conception coranique de la guerre sainte est pétrie de contradictions, souvent fécondes mais aussi redoutables : on y insiste très fortement sur le fait que la guerre doit être menée avant tout contre les agresseurs, mais ensuite l'existence même des gens qui nient Dieu est ressentie comme une agression ; ils doivent alors être combattus jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus nuire, jusqu'à ce qu'ils aient été soumis aux croyants. Un aspect positif de cette vision est que, dans les grands empires islamiques du passé, il y avait, comme on sait, non pas une tolérance à proprement parler – le terme serait inadéquat puisqu'il renvoie, dans la tradition des Lumières, au respect des idées d'autrui et à un relativisme incompatible avec la conviction de détenir la vérité unique –, mais une certaine ouverture : les chrétiens et les juifs pouvaient y vivre s'ils acceptaient de reconnaître la suprématie des autorités islamiques, en payant un impôt spécial et en n'exigeant pas autre chose qu'une position subalterne. En effet, le Coran prescrit expressément que « s'ils déposent les armes et se soumettent, ils pourront continuer à vivre auprès de vous ».

On trouve même (dans la sourate 47) un passage où il est observé, non sans une certaine perplexité, que les indications relatives à la guerre sainte sont plutôt confuses et n'affirment pas explicitement qu'elle est obligatoire pour les croyants : « Ceux qui croient s'écrient : " Pourquoi n'a-t-on pas fait

descendre une sourate ordonnant la guerre ? " Mais si l'on fait descendre une sourate confirmée où il est prescrit de combattre... » – je préfère paraphraser la suite plutôt que de citer la traduction littérale, car la phrase est particulièrement tortueuse, mais le sens paraît être : beaucoup de gens sont trop faibles pour combattre, et Dieu n'a pas voulu les mettre en difficulté en rendant la guerre sainte obligatoire pour tous ; l'initiative de la décréter ou non incombe aux autorités terrestres, et les fidèles doivent savoir s'orienter en fonction des circonstances. Le Coran reconnaît donc que la question de la guerre sainte est une question délicate, que l'on n'a pas voulu trancher par une obligation formelle.

Mais il y a encore un autre passage, peut-être le plus surprenant parmi tous ceux où ce thème est abordé. Nous sommes de nouveau dans la sourate 2, et le passage surprenant est celui-ci : après l'exhortation initiale, « Combattez dans le chemin de Dieu et sachez qu'il entend et sait tout », le Coran explique la notion de *djihad* en faisant référence à ce qui est déjà connu grâce aux révélations antérieures, autrement dit en rappelant un passage de la Bible. « N'as-tu pas vu l'assemblée des fils d'Israël quand, postérieurement à Moïse, ils dirent à un de leurs prophètes : " Désigne-nous un roi ! Nous combattrons dans le chemin de Dieu " ? Ce prophète dit : " S'il vous est prescrit de combattre, pourriez-vous ne pas combattre ? " " Pourquoi, répondirent-ils, ne combattrions-nous pas dans le chemin de Dieu, alors que nous avons été expulsés de nos demeures ainsi que nos fils ? " Toutefois, quand il leur fut prescrit de combattre, ils tournèrent le dos, à l'exception de quelques-uns. Dieu connaît

bien les injustes. » Le texte dit ensuite qu'effectivement le prophète, qui n'est autre que Samuel, donna aux Hébreux un roi, Saül, qui les fit guerroyer contre les Philistins, leurs ennemis ; c'est au cours de cette guerre que David tua Goliath, et tout ce qui s'ensuit. Ici le Coran, pour exhorter à la guerre sainte, fait référence à un passage biblique tiré du Premier Livre de Samuel, qui parle exactement de cela, même si certaines nuances n'ont pas été retenues.

Ce livre raconte que les Hébreux avaient été gouvernés par le prophète Samuel, lequel toutefois n'avait pas voulu devenir roi. À l'approche de la mort, ses enfants n'étant pas en mesure de prendre sa succession, les Hébreux lui demandent de désigner un roi. Samuel refuse et les prévient qu'ils ne savent pas ce que c'est que d'obéir à un roi : il leur prendra leurs fils pour les emmener à la guerre, il leur prendra leurs bœufs. Les Hébreux ne veulent rien savoir et lui rétorquent : « Nous voulons être un peuple comme tous les autres, nous aurons un roi qui nous gouvernera, qui marchera à la tête de nos soldats et livrera nos batailles. » Samuel consulte Dieu et lui explique ce qui se passe : les Hébreux veulent un roi. Dieu lui dit : « Eh bien, si c'est vraiment ce qu'ils veulent, donne-leur satisfaction. » Samuel désigne alors Saül. Le problème est que ce passage du livre de Samuel est ambigu, car il n'est pas dit clairement qu'il est beau d'avoir un roi et de le suivre dans la guerre ; Samuel a plutôt l'air de penser tout le contraire : il le déconseille. Et ce premier roi, effectivement, abuse de son pouvoir ; mais après Saül il y aura le roi David, il y aura les rois d'Israël, et les Hébreux mèneront toute une série de guerres que la Bible présente comme bénies et victorieuses.

Mahomet connaît bien la tradition juive et la tradition chrétienne : quand il a ses révélations et dicte ses idées, il y puise autant que de besoin. Ici, il reprend la Bible en simplifiant beaucoup : l'ambiguïté du Livre de Samuel, sur la question de savoir s'il est juste ou non de combattre à la suite du roi, a disparu. Pour Mahomet, combattre les ennemis de Dieu est juste, et Dieu l'a déjà dit de nombreuses fois : d'abord aux prophètes des juifs, maintenant à Mahomet lui-même. Cela nous donne à réfléchir sur la complexité de ces religions qui s'entremêlent, et sur l'épineux problème posé aux croyants dans chacune des trois religions monothéistes : jusqu'à quel point faut-il suivre à la lettre les préceptes contenus dans les textes sacrés ? L'historien sait que, si les textes fondamentaux restent les mêmes, chaque époque les interprète à sa façon. Dans le monde islamique, il avait été très peu question de guerre sainte entre le IXe et le XIe siècle, mais aussitôt après l'arrivée des croisés la notion reprend de la vigueur. Dès la première croisade, lorsque les musulmans perdent leur première bataille, les chroniqueurs arabes qui rapportent les faits écrivent : « Un seul groupe de *moudjahidin* tint bon et se battit pour acquérir la gloire auprès de Dieu et chercher le martyre. » *Moudjahidin,* c'est-à-dire les combattants de la guerre sainte : le mot dérive directement de *djihad,* avec le préfixe *mou-*indiquant celui qui accomplit une action. Par conséquent, les *moudjahidin* sont ceux qui font le *djihad.*

Peut-on parler, alors, des croisades comme d'un choc de civilisations ? Oui, si l'on veut, à condition d'avoir bien présent à l'esprit que, si nous employons cette expression, nous ne

devons pas nous imaginer deux mondes réellement étrangers l'un à l'autre, comme l'étaient par exemple les Aztèques et les *conquistadores*. Quand nous parlons de choc de civilisations, nous nous référons généralement à deux mondes étroitement liés l'un à l'autre, ayant des racines communes, qui ont développé deux systèmes d'idées ou de valeurs divergents et qui, précisément parce qu'ils reconnaissent dans l'autre leur propre image, veulent le soumettre, comme ce fut le cas au XXe siècle avec le communisme et le fascisme. Il en va de même pour les croisades : les deux camps opposés, au fond, raisonnaient de la même façon, adoraient le même Dieu avec des modalités différentes, avaient des attitudes mentales analogues, et peut-être est-ce pour cela que leur opposition fut si féroce. Il est frappant de voir, dans les récits des premières croisades, l'allégresse avec laquelle les chroniqueurs chrétiens décrivent les chevaliers revenant victorieux, portant les têtes des Turcs suspendues à leurs selles ou hissées au bout de leurs piques ; mais les chroniqueurs arabes racontent avec autant d'enthousiasme le retour de leurs guerriers arborant les têtes des chrétiens. Et pourtant les croisades sont aussi le moment où ces civilisations différentes, quoique profondément liées sans le savoir – car en réalité elles ne soupçonnaient pas combien elles étaient proches, ne voyaient pas ce qu'elles avaient de commun –, où ces civilisations, donc, se rencontrent, s'observent, se décrivent mutuellement. Ainsi, dans le chapitre suivant, nous examinerons comment ceux qui vivaient en dehors de l'Occident, à Byzance ou dans le monde islamique, voyaient nos ancêtres partis d'Europe à la conquête du Saint-Sépulcre.

IV
L'Occident vu par les « autres »

Comme le dit si bien la *Chanson de Roland,* « paien unt tort e chrestien unt dreit », les païens ont tort et les chrétiens ont raison : le monde se divise en blanc et noir, tout est très simple. Certes, la *Chanson de Roland,* malgré son extraordinaire poésie, n'est pas précisément le manuel d'éthique que nous voudrions avoir pour le XXIe siècle ; mais elle reflète assez bien la manière dont on raisonnait alors. Tous, chrétiens et musulmans, et parmi les chrétiens les catholiques latins tout autant que les orthodoxes grecs, raisonnaient en termes d'opposition binaire entre « nous » et « eux » ; on s'en aperçoit tout de suite quand on essaie de voir comment les croisés, et plus généralement les Occidentaux, étaient considérés par les Byzantins et par les musulmans.

Pour ce qui est des Byzantins, nous possédons un témoin exceptionnel, qui se trouve être une femme ; c'est une nouveauté dans cette histoire presque entièrement écrite au masculin. Il s'agit d'une princesse byzantine, Anne Comnène, fille de l'empereur Alexis Comnène. Elle était déjà adulte au moment de la première croisade : elle vit arriver les croisés, qui pour rejoindre la Terre sainte traversèrent l'Empire byzantin et s'arrêtèrent à Constantinople, un peu trop longtemps au goût des habitants. Anne Comnène n'était pas une personne quelconque mais une demoiselle extrêmement cultivée, capable de citer Euripide et Homère, chose tout à fait inconcevable pour nos croisés. Étonnante vision que celle de

ces chefs de guerre venus de l'Occident, qui évidemment ignoraient le grec et n'avaient pas la moindre idée de ce qu'était la tragédie antique, rencontrant au cours de leur voyage des gens qui lisaient Euripide dans le texte et pouvaient en citer des vers en les appliquant à ces mêmes Occidentaux.

Anne est une personne remarquablement cultivée, et elle décide de consacrer son temps à l'écriture d'un grand livre sur la vie de son père, l'empereur. Celui-ci eut continuellement affaire aux croisés, si bien qu'ils apparaissent très souvent dans le livre. Mais avant de voir cela de plus près, examinons rapidement ce qu'était l'Empire byzantin. Il est méconnu dans notre culture occidentale, qui a tendance à jeter sur toutes les autres un regard dépréciatif ; il est donc opportun de rappeler qui étaient les Byzantins, en dehors du fait qu'ils étaient très cultivés. Qui étaient ces hommes et ces femmes dont nous allons entendre la voix, et qui vont nous dire ce qu'ils pensaient de nos ancêtres d'il y a mille ans ? C'étaient les descendants des anciens Romains, ceux de l'Empire d'Orient. L'Empire de Rome était divisé en deux parties : la partie occidentale, où l'on parlait latin, et la partie orientale, où l'on parlait grec. Lorsque les invasions barbares commencent et que l'Empire romain, comme nous avons coutume de le dire, s'effondre, cela n'est vrai que de l'Empire d'Occident, qui cède la place aux royaumes des Goths, des Lombards et des Francs, avec leur population mêlée dont, en quelque sorte, nous descendons tous.

L'Empire romain d'Orient, lui, ne s'est pas effondré du

tout. À l'origine, c'était un empire immense comprenant les Balkans, la Grèce, toute la Turquie actuelle, le Proche-Orient et l'Égypte, et s'étendant jusqu'à la Mésopotamie. Cet empire subit de profondes transformations au cours des siècles, perd une bonne part de ses territoires au profit des Arabes et des Turcs, mais ne disparaît pas. Ses habitants s'appellent eux-mêmes les Romains, et ils continueront obstinément à se considérer comme tels pendant mille ans encore. Ce sont des Romains d'Orient qui ne parlent plus latin et qui se sentent très éloignés des Occidentaux, puisque ceux-ci sont les héritiers non seulement des Romains mais aussi des barbares. Anne Comnène le dit clairement : les croisés sont des barbares ; les vrais héritiers de la tradition culturelle antique vivent à Constantinople. Et ils ne s'appellent pas « Byzantins » : ce terme a été inventé plus tard par les Occidentaux pour se persuader qu'il s'agissait d'un peuple bizarre, pour oublier qu'il était l'héritier des anciens Grecs et des anciens Romains. L'Empire « byzantin » est multi-ethnique, de langue et de culture grecque mais de tradition politique et juridique romaine, régi par le Code de Justinien ; il attire et absorbe des gens de toutes origines : des Perses, des Arméniens, mais aussi des Vikings, ces derniers faisant office de gardes du corps pour l'empereur. Les généraux, les ministres, les intellectuels proviennent de tous les peuples des Balkans, du Proche et du Moyen-Orient.

Un empire multi-ethnique, donc, mais néanmoins soudé par une très forte idéologie impériale et chrétienne. Son Eglise est celle qui est dite orthodoxe : on y prie en grec et non en latin, on y lit les Évangiles dans l'original grec et non en

traduction latine, et elle s’éloigne peu à peu, inexorablement, de l’Église de Rome. Les deux Églises divergent de plus en plus, se comprennent et s’aiment de moins en moins ; mais naturellement toutes deux sont chrétiennes. Quant à l’idéologie impériale, pour comprendre Anne Comnène il faut se souvenir que l’Empire byzantin est un grand empire centralisé, avec à sa tête un souverain autocratique : l’empereur romain se considère comme le maître du monde, et il gouverne en s’appuyant sur une très forte administration étatiste et autoritaire. C’est un empire où l’économie est rigidement subordonnée à la volonté du gouvernement, où il n’y a pratiquement pas de libre commerce mais seulement un commerce d’État, où l’on paie de très lourds impôts (et les intellectuels affirment que c’est un bien, parce qu’ainsi les riches ne deviennent pas trop riches ni les pauvres trop pauvres) ; bref, un extraordinaire empire qui, durant les croisades, sera dévoré et mis en lambeaux par les Occidentaux. Ces derniers, à la différence des Byzantins, ont le capitalisme. Il y a les Vénitiens, les Génois, les Pisans, tous marchands dépourvus de scrupules, prônant la libre initiative et la libre entreprise. Cette terminologie est anachronique, mais c’est celle qu’emploient aujourd’hui mes collègues byzantinistes, car plus on approfondit la question, plus on voit que cet empire centralisé, monolithique, peu outillé pour la concurrence, a été littéralement pillé par les marchands occidentaux, et aussi bien sûr par les guerriers occidentaux, les croisés.

Tel est donc le monde où vit la princesse Anne Comnène, tel est le monde dans lequel pénètrent, à pied, depuis le nord,

les croisés. D'abord les bandes anarchiques de Pierre l'Ermite, des bandes de pauvres partis un peu n'importe comment, sans attendre que les princes s'organisent ; puis, l'une après l'autre, les armées des princes. La première croisade est une expédition acéphale, à laquelle aucun roi européen ne participe parce que, comme nous l'avons vu plus haut, les rois sont très faibles à cette époque. Elle comporte en revanche de nombreux princes, comtes ou ducs. Anne Comnène, pour simplifier, les appelle indistinctement « les comtes ». Il y a parmi eux Godefroi de Bouillon, le comte de Toulouse, Boémond de Haute-ville, et tant d'autres que je n'énumère pas. Anne non plus ne le fait pas ; après avoir nommé les premiers arrivés, elle renonce à les compter et dit : « Ils étaient nombreux comme les feuilles et les fleurs du printemps, pour citer Homère. » Et elle ajoute : j'aimerais mentionner tous leurs chefs mais je préfère ne pas le faire, les mots me manquent, d'abord parce que leurs noms sont imprononçables étant donné qu'ils parlent des langues barbares que je ne sais pas transcrire ; et puis ils sont trop nombreux. On la comprend : l'Empire byzantin est un empire autocratique, alors que l'Occident se trouve alors au stade le plus aigu de la dissolution féodale, avec une multitude non seulement de princes, mais de seigneurs locaux, chacun d'eux gouvernant son domaine et commandant son petit groupe de chevaliers. Cette armée représente une société qui est exactement l'opposé de ce à quoi les Byzantins sont habitués.

Ainsi, Anne Comnène les voit arriver. Cela commence par des rumeurs aux frontières : on dit que dans le lointain Occident les peuples se sont mis en mouvement. Puis ils

arrivent pour de bon, et Anne observe que les rumeurs ne laissaient pas deviner l'ampleur du phénomène ; ils sont bien plus nombreux qu'on ne l'avait d'abord imaginé, et l'événement est plus terrible et lourd de conséquences que prévu, « car l'Occident tout entier, et tous les barbares qui vivaient entre l'Adriatique et les colonnes d'Hercule, émigrèrent en masse vers l'Asie ». Elle exagère un peu, bien sûr, tout le monde n'est pas parti, mais il est évident qu'à Constantinople on a eu l'impression de voir déferler des foules immenses.

Les relations entre l'Empire byzantin et les croisés sont d'emblée équivoques. Quand le pape Urbain II exhorte les fidèles à la croisade, appelant à libérer Jérusalem pour ouvrir la voie aux pèlerins, le motif principal est que dans le monde islamique les Turcs se sont imposés, avec leurs tribus nouvelles et belliqueuses, plus grossières et barbares que les Arabes, et qu'ils harcèlent les chrétiens d'Orient. C'est un rare moment de solidarité de l'Eglise de Rome envers ses cousins orthodoxes, avec lesquels, d'ordinaire, elle a de très mauvais rapports. Cette fois, en revanche, les chrétiens de là-bas sont expressément mentionnés par le pape comme l'une des raisons pour lesquelles il faut partir, parce que le monde islamique est en ébullition et que les Turcs, non contents de tourmenter les pèlerins qui se rendent à Jérusalem, prennent également pour cible l'Empire byzantin. Les gens qui partent ont donc entendu dire par les prédicateurs qu'en Orient vivent leurs frères chrétiens et qu'ils ont besoin d'aide. L'empereur byzantin, à Constantinople, est informé de leur arrivée imminente, et il faut s'organiser pour les accueillir.

Les Byzantins sont partagés. Certains pensent que, somme toute, si vraiment ces gens vont à l'assaut des Turcs ce n'est pas un mal, puisque la pression turque met en péril l'existence même de l'Empire. Mais cet afflux de barbares, comme ils les appellent, suscite aussi de grandes craintes. Ce sont des chrétiens, certes, mais des chrétiens que l'on ne comprend pas : une des premières tâches de l'empereur Alexis est de trouver des interprètes, des gens sachant au moins le latin ; s'ils connaissent aussi les langues barbares que parlent ces Occidentaux, le français ou le génois, tant mieux, mais il faut des interprètes. Puis il faut recruter des troupes pour les escorter : durant tout leur parcours au sein de l'Empire byzantin, les croisés sont accompagnés – pour leur sécurité, bien sûr, mais plus il y aura de gens autour d'eux mieux ce sera, et de toute façon il y a continuellement des incidents, car cette marée humaine trouve que les cousins d'Orient sont des gens très bizarres. Les croisés ont du mal à admettre que ce ne sont pas les ennemis, que les vrais ennemis – les Turcs – se trouvent plus loin. Les Byzantins poussent un grand soupir de soulagement quand finalement les croisés sortent de l'Empire ; le problème est que cela ne finit jamais, parce qu'il en arrive toujours d'autres : après Pierre l'Ermite ce sont les princes et leurs armées, puis encore d'autres princes, puis encore les renforts, et pendant des années l'Empire byzantin doit faire face à tous ces gens qui passent.

Quelle sorte de gens est-ce donc ? Anne Comnène admet qu'ils sont mus par un idéal, du moins pour la plupart d'entre eux. Elle est bien informée, sait que le pape a prêché la croisade, et elle dit que cette idée, « étonnamment, eut du

succès ». La croisade est une nouveauté, comme nous le savons, et les chrétiens d'Orient trouvent vraiment qu'il s'agit d'une drôle d'idée ; mais les Occidentaux sont eux-mêmes très déconcertants. Quoi qu'il en soit, l'idée d'Urbain II a eu du succès. Les barbares partent en masse, pleins d'ardeur et d'enthousiasme, et envahissent les routes. Il y a parmi eux des guerriers, des civils, des familles, des femmes, « plus nombreux que les grains de sable de la mer ou que les étoiles du ciel, portant des branches de palmier » – symbole caractéristique du pèlerinage – « et des croix sur leurs épaules » : c'est là quelque chose de nouveau, une manifestation visible de l'engagement à combattre jusqu'à la libération du Saint-Sépulcre. Anne considère que « les gens simples étaient animés, de façon absolument sincère, par le désir d'aller prier sur le sépulcre de Notre Seigneur et de visiter les lieux saints » : dans la masse, elle reconnaît la ferveur des gens qui n'ont rien à perdre et qui se sont mis en marche pour des motifs réellement religieux. Pour ce qui est des chefs, en revanche, elle a des doutes. Les chefs, au demeurant, sont ceux qu'elle a le mieux connus. Elle les a vus dans son palais à chaque instant, et même, comme nous allons le constater, il était très difficile de s'en débarrasser : elle les a bien connus, et il ne fait aucun doute pour elle que leur seule et unique motivation était l'avidité.

Représentante d'une civilisation raffinée ayant affaire à des barbares, Anne Comnène généralise. La manière même dont elle les désigne est une généralisation : elle les appelle quelquefois les Latins, quand elle pense avant tout à la différence religieuse, mais en réalité le nom qu'elle emploie le

plus est « les Celtes ». Comment cela se fait-il ? La réponse est simple : parce que les hommes de la première croisade sont presque tous français ou normands. D'où viennent-ils ? De la Gaule. Les auteurs antiques, qu'Anne connaît fort bien et a dans sa bibliothèque, disent que la Gaule est habitée par les Celtes, donc Godefroi de Bouillon est un Celte. Et les Celtes, pour Anne, qui appartient à une culture accoutumée à réfléchir sur les caractères nationaux des divers peuples, ont des caractéristiques particulières. D'abord, ils sont très ambitieux : « Tout Celte désire dépasser ses égaux. » Le fait est que tous ces chefs sont égaux entre eux ; ils n'ont pas de roi, chacun d'eux est décidé à se mettre en valeur, à montrer qu'il est plus courageux que les autres, et à amasser plus de butin que les autres. « C'est une race très avide. » Ensuite, ce sont des têtes brûlées, à la différence des « Romains » de Byzance qui ont derrière eux une civilisation très ancienne et sont des gens rationnels : les Celtes sont des barbares et, tout comme les Grecs et les Romains de l'Antiquité, Anne Comnène est persuadée que les barbares, par nature, sont des êtres irrationnels, passionnels ; la preuve en est qu'ils sont partis de chez eux, abandonnant leur foyers, pour se lancer à la poursuite de l'idée folle de libérer le Saint-Sépulcre.

Mais précisément parce qu'ils sont irrationnels et en proie aux passions, ils peuvent être dévastateurs. « La race latine fait toujours preuve d'une exceptionnelle avidité de richesses, et quand elle se met en mouvement pour envahir un pays elle n'est retenue ni par la raison ni par la force. » Ce sont de grands guerriers : ce n'est pas pour rien que la première croisade est un triomphe et que les croisés parviennent à

conquérir Jérusalem. Déjà à cette époque, les Occidentaux étaient un peu plus avancés que les autres sur le plan de la tactique et de la technologie militaire : la cavalerie des croisés, par son armement et sa manière de combattre, se révèle absolument supérieure à tout ce dont les Byzantins ou les Turcs disposent à ce moment-là. Tout le monde en convient, et Anne Comnène emploie au moins à trois reprises l'adjectif « irrésistible » : quand ils s'élancent et chargent à cheval tous ensemble, couverts de fer, lances en avant, nul ne peut leur tenir tête, « ils enfonceraient même les murs de Babylone ». Mais ce sont toujours des barbares, incapables de raisonner : si l'armée qui leur est opposée n'est pas anéantie par la première charge, un général intelligent peut trouver le moyen de les vaincre. Ils n'étudient pas (ce sont des barbares), tandis qu'un général qui a fait des études est capable de leur tenir tête et de l'emporter. C'est ce que pensera également Saladin quelques années plus tard.

Quelles sont les autres caractéristiques des barbares ? Ils sont mal élevés, excessivement bavards, ne savent pas comment on doit se comporter devant l'empereur, et c'est tout naturel, puisqu'il s'agit de grands seigneurs habitués à ne reconnaître personne au-dessus d'eux : dans le meilleur des cas, ils prêtent hommage à un roi ou à l'empereur romain germanique, mais ce n'est qu'une formalité. En réalité ces chefs se considèrent comme des souverains indépendants, et ils n'ont pas la moindre idée des usages en vigueur à la cour d'un véritable empereur romain. Au palais de ce dernier se déroulent des scènes à faire dresser les cheveux sur la tête ; l'empereur se montre patient car, qu'il le veuille ou non, il y a

désormais cette marée de gens qui déferle, impossible à contenir par la force, donc il vaut mieux leur faire bon accueil et les laisser traverser l'Empire. Alexis Comnène doit recevoir tous les chefs qui se présentent, et on dirait qu'il n'y a que des chefs : un individu quelconque se présente accompagné de vingt chevaliers et c'est un chef, il faut le recevoir lui aussi. Il en arrive sans cesse au palais, et ils amènent leurs amis, qui ignorent entièrement le cérémonial. Ils se mettent à parler devant l'empereur, dit Anne, sans faire comme les orateurs de l'Antiquité qui mettaient la clepsydre, et quand la clepsydre était vide le discours s'achevait lui aussi ; car les Celtes sont loquaces par nature, ils s'écoutent parler, ne savent pas s'arrêter. L'empereur siège sur son trône, faisant preuve d'une immense patience en écoutant les infinis discours de tous ces chefs ; un jour où il n'était pas assis, l'un d'eux s'installa sur le trône à sa place. Alexis, incroyablement, réussit à garder son calme, puis heureusement quelqu'un expliqua au barbare qu'à la cour impériale seul l'empereur a le droit de s'asseoir. Alors il partit en grommelant quelque chose dans sa langue, qu'Anne se fit traduire. Il avait dit : « Quel malotru ! Il est le seul à s'asseoir pendant que des généraux comme ceux-là restent debout ! » Ce qui montre, une fois de plus, le contraste entre l'idéologie byzantine du pouvoir autocratique et l'idéologie féodale, selon laquelle tous les chefs sont des pairs et ont le droit de s'asseoir si l'envie leur en prend.

Anne n'est pas moins étonnée par le clergé latin. Certes, elle le voit à l'œuvre durant la croisade et n'en connaît pas les éléments les plus brillants : les grands intellectuels ou les

moines célèbres pour leur spiritualité. Mais elle voit – ou on le lui rapporte – des prêtres qui suivent l'armée des croisés en portant les armes comme le premier soldat venu. Une chose pareille est interdite en Occident par les canons de l'Eglise tout autant qu'en Orient, mais en ces siècles où l'Europe est dominée par une caste de chevaliers pour qui les vertus les plus hautes sont le courage, la loyauté et la valeur guerrière, les membres du clergé ayant pris part à la croisade, en grande partie issus de la même aristocratie chevaleresque, ne dédaignent pas de combattre. Anne généralise : selon elle, les Latins ne s'arrêtent pas à de telles subtilités car ils n'en sont pas capables. Nous autres, dit-elle, nous n'envisagerions jamais d'envoyer nos prêtres au combat ; nous respectons les canons et l'enseignement de l'Evangile, « mais le barbare latin ne craint pas de manier des objets sacrés, de porter l'écu sur son bras gauche et d'empoigner la lance avec la main droite. Il communie le corps et le sang divins tout en assistant à des scènes sanglantes et il devient lui-même " un homme de sang ", comme le dit David dans les Psaumes. Ainsi cette race n'est pas moins dévouée à la religion qu'à la guerre ». La notion de race est bien commode quand il s'agit de généraliser ; le fait est que les Latins sont très différents des « Romains » aux yeux d'Anne.

Pourtant, à un certain moment, Anne écrit une phrase, une seule, qui nous donne un tout autre aperçu de la façon dont les Byzantins pouvaient considérer les chefs croisés et leurs chevaliers. Anne, rappelons-le, est une princesse porphyrogénète, « née dans la pourpre », héritière d'une dynastie impériale et d'une glorieuse culture antique ; c'est

une intellectuelle qui lit les tragiques grecs, et c'est une femme : ces brutes grossières qui arrivent à cheval en brandissant des lances ne la séduisent pas du tout. Mais son père était un combattant, connaissait l'importance de la capacité guerrière pour la défense de l'Empire, et appréciait également d'autres qualités, telles que la force physique, la valeur, le courage, la loyauté chevaleresque. Anne nous révèle en passant que son père éprouvait bel et bien une certaine admiration pour les barbares. Quelques chefs croisés étaient tombés prisonniers des Turcs, et l'empereur Alexis Comnène en avait été attristé : « Pour lui, écrit Anne, ces hommes, dans la fleur de l'âge, au comble de leur force, de noble lignage, semblaient rivaliser avec les héros de l'Antiquité. » Le monde byzantin, sur le plan de la culture chevaleresque et guerrière, est plus arriéré que le monde occidental, même si, sous les Comnènes, il essaie de rattraper son retard : Alexis a lu ou a entendu lire à maintes reprises les hauts faits d'Achille et d'Ajax, et dans son monde civilisé il n'existe rien d'équivalent ; quand il rencontre les croisés, il les retrouve comme s'ils sortaient tout armés des pages d'un manuscrit.

Après avoir franchi l'Empire byzantin, les croisés entrent en contact avec les musulmans – un monde belliqueux et chevaleresque où, comme nous l'avons vu, les groupes dirigeants ne sont plus arabes mais turcs. Ce sont les Arabes qui ont entrepris les grandes conquêtes après la prédication de la foi islamique par Mahomet. Au VIIe et au VIIIe siècle ils ont soumis tout le Moyen-Orient, l'Afrique du Nord, l'Espagne, puis la Sicile. Ils fondent alors une civilisation qui continuera à parler arabe, tout comme le Coran est écrit en arabe ; mais à

l'intérieur de ce monde musulman, quand débute la première croisade, des peuples nouveaux venus d'Asie, les Turcs, se sont installés. Les Turcs ne sont pas du tout arabes, leur langue n'a aucun rapport avec l'arabe, mais ils se convertissent à l'islam et imposent leur hégémonie dans la plus grande partie du monde musulman : un peu partout le sultan, les émirs, les chefs locaux, les guerriers sont turcs, ou quelquefois kurdes, comme Saladin.

Or ce monde de culture arabe, où l'arabe demeure la langue de la religion et de la politique mais dont les élites militaires sont turques, est mieux outillé que le monde byzantin pour comprendre la mentalité des croisés, car il leur ressemble davantage. Ce monde-là est lui aussi dominé par des guerriers qui apprécient les beaux chevaux, les belles armes, le courage militaire. Il est lui aussi féodal, parce qu'avec les invasions turques l'Empire arabe s'est fragmenté. Le calife de Bagdad ne compte plus beaucoup ; il y a un sultan turc qui ne compte guère davantage, plusieurs califes et de nombreux émirs locaux plus ou moins indépendants. C'est aussi pour cette raison que la première croisade est un succès, car elle rencontre un monde islamique divisé en une multiplicité de principautés séparées, qui se font souvent la guerre. Cela implique une mentalité que nous pourrions appeler féodale, mais ce terme serait aux yeux des spécialistes une simplification indue ; nous dirons alors une mentalité nobiliaire, guerrière et chevaleresque. En tout cas, les Turcs ne sont pas si différents des guerriers occidentaux : quand ils se rencontrent, comme nous allons le voir, il y a même l'esquisse d'une reconnaissance réciproque.

Comment réagissent donc les musulmans à l'arrivée des croisés – qu'ils appellent les Francs –, et quelle impression en retirent-ils ? D'emblée, il leur est impossible de se persuader qu'ils obéissent à des motivations religieuses : non, ces gens-là sont venus envahir la terre de l'Islam et constituent, comme le disent aussi les Byzantins, la race la plus avide que l'on ait jamais vue. Ils sont très courageux à la guerre, cela, les musulmans l'admettent volontiers, la charge de leur cavalerie est vraiment irrésistible : les chefs qui réussissent à tenir tête aux croisés deviennent aussitôt populaires. Avec le succès de la première croisade et la fondation du royaume de Jérusalem s'ouvre une période d'escarmouches continuelles, d'affrontements mais aussi de trêves, de négociations, d'échanges commerciaux. Le royaume des croisés n'aurait pas pu durer deux siècles s'il n'y avait pas eu d'innombrables moments de rencontre, de dialogue entre les deux parties, où tel émir n'a plus envie de faire le *djihad* et préfère conclure un accord avec tel prince chrétien, son voisin. Les moments de ce genre sont nombreux, et nous avons la chance que l'un de ces princes turcs, l'émir de Césarée, en Syrie, ait écrit un livre contenant un grand nombre d'anecdotes issues de son expérience personnelle, celle d'un chef musulman qui s'est beaucoup battu contre les croisés, mais qui a aussi beaucoup négocié et traité avec eux.

Ce seigneur s'appelle Ousâma Ibn Mounqidh, et dans son livre nous voyons évoluer son regard sur ces gens bizarres que sont les Francs. Qu'ils soient bizarres, cela ne fait aucun doute : ils sont grossiers et ignorants, aux yeux des Turcs comme des Byzantins. Ousâma nous donne des témoignages

de leur grossièreté et de leur ignorance, par exemple dans la pratique de la médecine. Il raconte que, pendant une période de trêve, un certain chef croisé lui demanda de lui envoyer un médecin, parce qu'il y avait des malades que les médecins francs ne parvenaient pas à guérir ; l'émir envoya donc un médecin, un Arabe chrétien nommé Thabit. Mais le médecin « revint après moins de dix jours. Nous lui dîmes : Tu n'as pas tardé à guérir ces malades ! Et il raconta : Ils m'ont présenté un chevalier qui avait un abcès à une jambe et une femme atteinte de consomption. J'ai fait un emplâtre au chevalier, l'abcès s'est ouvert et s'est amélioré. J'ai prescrit un régime à la femme pour rafraîchir son tempérament. Voilà alors qu'arrive un médecin franc, qui s'exclame : Ce médecin ne sait pas soigner ses patients ! Se tournant vers le chevalier, il lui demande : Que préfères-tu, vivre avec une seule jambe ou mourir avec les deux ? L'homme ayant répondu qu'il préférait vivre avec une seule jambe, il ordonna : Amenez-moi un chevalier vigoureux et une hache bien aiguisée. Et moi » – c'est toujours le médecin arabe qui raconte – « j'assistais à la scène. Il posa la jambe de l'homme sur un billot de bois et dit au chevalier : Donne-lui un grand coup de hache et tranche-la net. Alors, sous mes yeux, il lui donna un premier coup puis, comme elle n'avait pas été coupée, un second coup. La moelle de la jambe gicla, et le patient mourut à l'instant. Après avoir examiné la femme, il dit : Cette femme a un démon dans la tête, qui est tombé amoureux d'elle ; coupez-lui les cheveux. On les lui coupa, et elle recommença à manger leur nourriture pleine d'ail et de moutarde, si bien que la maladie reprit de plus belle. Le diable est entré dans sa tête, estima alors le

médecin ; prenant un rasoir, il fit une entaille en forme de croix, le cerveau sortit par cette ouverture jusqu'à l'apparition de l'os, qu'il frotta avec du sel ; et la femme mourut à l'instant. Je demandai alors : Avez-vous encore besoin de moi ? Ils répondirent que non, et je partis, ayant appris de leur médecine ce qu'auparavant j'ignorais. »

C'est évidemment très instructif ; mais il y a aussi un revers de la médaille. Car il est clair que le médecin Thabit s'appuie sur une culture très raffinée, d'origine grecque : les Arabes connaissent les auteurs grecs, les lisent, les utilisent. Leur médecine est fondée sur la théorie des quatre humeurs et de leur équilibre : c'est la médecine d'Hippocrate et de Galien, qui sera plus tard redécouverte en Occident et qui, à la Renaissance et à l'époque moderne, sera couramment pratiquée en Europe. Cette médecine repose sur une admirable tradition culturelle, mais elle est en réalité complètement inefficace, car la théorie galénique n'a pas le moindre fondement scientifique. Par conséquent aucun médecin, ni dans l'Antiquité ni à la Renaissance, n'a jamais guéri personne en suivant ces préceptes, sinon par hasard. Incontestablement, la médecine de Thabit nous paraît beaucoup plus raffinée que la chirurgie des Occidentaux ; néanmoins, quand je parle de chirurgie, je n'exagère pas, puisque l'opération de trépanation du crâne décrite par Ousâma est certes effrayante, mais nous savons qu'à cette époque, en Occident, on commence vraiment à étudier la possibilité de trépaner pour guérir les traumatismes crâniens. En forçant un peu le trait, mais après tout pas tellement, nous pourrions presque dire que nous sommes toujours ces

grossiers Francs qui ne savent soigner qu'en découpant et en sciant. De fait, quelles sont les maladies que nous savons guérir ? Surtout celles où il est possible d'effectuer des interventions chirurgicales. Cette orientation pratique est une tendance fondamentale de la civilisation occidentale, qui se profile déjà dans ces temps obscurs.

En plus d'être barbares, les Francs ont une caractéristique des plus surprenantes aux yeux de l'émir Ousâma : ils ne sont pas du tout jaloux de leurs femmes, auxquelles ils concèdent une liberté incroyablement scandaleuse et honteuse. « Chez les Francs, il n'y a pas l'ombre de sens de l'honneur ni de jalousie. Si l'un d'eux se promène dans la rue avec son épouse et rencontre un de ses congénères, celui-ci prend la femme par la main et se retire avec elle pour parler, tandis que le mari attend qu'elle ait fini ; et si la conversation dure trop longtemps, il la laisse avec son interlocuteur et s'en va. » On imagine aisément la stupeur et le mépris de l'auditeur ou du lecteur arabe face à un tel récit. « J'ai fait une expérience directe à ce sujet, poursuit Ousâma. Quand je suis allé à Naplouse, j'ai habité dans une maison qui servait d'auberge aux musulmans, avec des fenêtres ouvrant sur la rue ; de l'autre côté de la rue il y avait la maison d'un Franc qui vendait du vin pour le compte des marchands. » Viennent ensuite trois lignes qui ne sont pas nécessaires pour comprendre l'anecdote mais qui méritent d'être citées tout de même : « Ce Franc prenait une bouteille de vin et en faisait la réclame en annonçant : " Le marchand Untel a ouvert un tonneau de ce vin. Sa boutique se trouve dans telle rue. À qui veut en acheter, je ferai goûter le vin qui est dans cette bouteille. " »

Nous avons vu plus haut qu'à l'époque des croisades les marchands italiens pillent sans vergogne l'Empire byzantin : nous voyons maintenant qu'il y a déjà chez eux une capacité à gérer les affaires qui va jusqu'à la publicité. Ce marchand est le protagoniste de l'anecdote. Un jour, rentrant à la maison, il trouve un homme au lit avec sa femme. « Il lui demande : Qu'est-ce donc qui t'a fait venir ici chez ma femme ? – J'étais fatigué, répondit l'autre, et je suis entré ici pour me reposer. – Et comment se fait-il que tu sois couché dans mon lit ? – J'ai trouvé le lit fait et je me suis mis à dormir. – Et cette femme dort avec toi ? – Le lit est le sien, je ne pouvais pas l'empêcher d'entrer dans son propre lit. – Par ma foi, conclut le premier, si tu recommences je me fâcherai. Telle fut sa réaction et toute l'étendue de sa jalousie. »

Là aussi, nous pouvons imaginer les lecteurs musulmans ricanant ou hochant gravement la tête à l'idée qu'il existe dans le monde des gens aussi dévergondés. Bien entendu, il est légitime de se demander si une histoire de ce genre a jamais pu se produire réellement. C'est même hautement improbable : pour libérales qu'aient été les mœurs de nos ancêtres, ils ne réagissaient certainement pas de cette manière quand ils trouvaient leur épouse au lit avec un autre. Mais le narrateur musulman se plaît à se les représenter ainsi ; et ces histoires, même si elles ne sont pas réalistes, font partie de l'imaginaire médiéval, puisque nous les retrouvons ensuite dans les fabliaux ou chez Boccace. En tout cas, le fait que les Francs ne connaissent pas la jalousie frappe tant notre émir qu'il revient sur le sujet avec une autre anecdote scabreuse. « Un cas analogue nous a été raconté par un garçon de bain de Ma'arra,

nommé Salim, qui avait travaillé dans un bain appartenant à mon père. » Il s'agit d'un bain turc, un établissement thermal : un prince, tout comme il possède des maisons à louer et des boutiques, peut posséder un bain et avoir des garçons de bain à son service. Salim se met ensuite à son compte et ouvre son propre bain, et voilà ce qu'il raconte. « Un chevalier franc entra dans l'établissement » – car les Francs arrivés en Orient y découvrent aussi le plaisir du bain, qui chez eux n'est plus tellement en usage. Les bains n'avaient pas disparu d'Occident, comme on le croit parfois, mais le dispositif thermal à la mode antique n'y était plus en usage, alors qu'il était resté pratique courante au Proche-Orient. Les croisés fréquentent donc volontiers ces bains turcs, qu'ils trouvent extrêmement agréables.

« Un chevalier franc entra dans l'établissement », raconte donc le garçon de bain, « et ces gens-là n'aiment pas se ceindre la taille avec une serviette. » Ce passage est étonnant, car aucun auteur chrétien de cette époque – d'autant plus qu'alors les écrivains sont encore le plus souvent des ecclésiastiques – ne nous raconte que les chevaliers, quand ils prenaient un bain, se baignaient nus. Ici cela est dit textuellement. Et qui est mieux placé qu'un garçon de bain pour le savoir ? C'est un fait, les Francs aiment prendre leur bain tout nus. Mais ce sont des gens brutaux et mal élevés : pour s'amuser, le chevalier tend le bras et arrache la serviette de la taille du garçon de bain. « Il vit ainsi que je m'étais récemment rasé le pubis. Il s'écria : Salim ! Je m'approchai de lui et, montrant du doigt, il me dit : Magnifique ! Par ma foi, je veux que tu me rendes à moi aussi ce service ; et il s'étendit sur le dos. Il avait à cet

endroit une toison aussi longue que sa barbe. Je le rasai et lui, passant la main sur son pubis, le trouva tout lisse. Il reprit alors : Salim, par ma foi, fais la même chose à la dame. Le mot " dame " », commente Ousâma qui, de toute évidence, emploie un mot qu'il a vraiment entendu les croisés prononcer en français, « dans leur langue veut dire " maîtresse ", c'est-à-dire son épouse ». On va quérir la dame, elle aussi se fait raser, le garçon de bain est largement récompensé, le chevalier est très content.

Mais le plus fascinant est la conclusion d'Ousâma, après avoir raconté cette histoire. « Voyez la contradiction : ils n'ont ni jalousie ni sens de l'honneur » – deux sentiments que manifestement il n'arrive pas à séparer : un homme qui n'enferme pas son épouse à la maison est forcément dépourvu d'honneur. Et pourtant, poursuit-il, « en même temps ils ont beaucoup de courage : or celui-ci, habituellement, naît du sens de l'honneur et du dédain pour toute chose mal faite ». Ici nous assistons vraiment au choc des civilisations, pour ainsi dire : nous voyons un homme imbu des valeurs de sa civilisation et ne parvenant pas à interpréter le comportement des autres. Que les Francs soient en même temps si dépourvus de jalousie conjugale et si courageux à la guerre est une contradiction qui les rend incompréhensibles.

Tous les Francs, néanmoins, ne sont pas identiques. Ousâma est très clair sur le fait que les nouveaux venus sont les pires ; quand ils ont séjourné en Orient depuis quelque temps et ont appris à connaître les usages du pays, ils s'améliorent beaucoup. Ceux qui sont là depuis toujours, parce

qu'ils y sont nés, sont souvent des gens à qui l'on peut se fier. Mais les meilleurs de tous – et cela peut nous paraître surprenant – sont les Templiers. Ce jugement est inattendu de la part d'Ousâma, puisque les Templiers sont précisément ceux qui ont fait vœu de combattre les musulmans et ont créé un ordre monastique tout exprès pour pouvoir les combattre. Or, pour cette même raison, ce sont des gens qui passent toute leur vie en Terre sainte, consacrant la moitié de leur temps à combattre et l'autre moitié à négocier, comme toujours. Ce sont donc ceux qui ont le plus d'expérience, qui sont le mieux à même de cohabiter avec les chefs musulmans et d'apprécier leurs façons de faire ; les différences ne les étonnent pas, tandis que ceux qui viennent d'arriver sont beaucoup plus intolérants. Ousâma raconte : « Voici un trait de la grossièreté des Francs, que Dieu les confonde… » (En bon style arabe classique, il est bon, quand on parle des mécréants, d'ajouter de pieuses exhortations de ce genre.) « Quand je me rendais à Jérusalem, j'avais l'habitude d'entrer dans la mosquée Al Aqsa… » Notons qu'à cette époque Jérusalem est aux mains des croisés, c'est la capitale du royaume franc, Saladin ne l'a pas encore reconquise ; et pourtant nous apprenons ici que les musulmans entrent à Jérusalem comme bon leur semble et vont prier dans la mosquée, chose qui en Europe aurait été absolument impensable. Ici, en revanche, il y a encore la mosquée, si ce n'est qu'à côté de la mosquée les Francs ont construit une église ; il n'y avait sans doute pas un culte public musulman avec appel des fidèles depuis le minaret, mais les musulmans et les chrétiens priaient dans les mêmes lieux.

Donc, Ousâma entre dans la mosquée d'Al Aqsa qui est

gérée par les Templiers – il va même jusqu'à les appeler « mes amis les Templiers », disant qu'ils le laissaient prier tranquillement dans la mosquée. « Un jour, j'entrai, je prononçai la formule *Allah Akbar,* " Dieu est grand " », et il commence à prier, tourné vers La Mecque, quand survient un Franc qui se précipite vers lui et le bouscule, l'obligeant à se tourner vers l'Orient : car au Moyen Âge, en Europe, il va de soi que pour prier il faut se tourner vers l'Orient, et ce principe est si fortement intériorisé que le fait de voir quelqu'un prier dans une autre direction suscite le scandale. Le Franc bouscule Ousâma et le tourne de force vers l'Orient, « disant : c'est ainsi que l'on prie ». Heureusement les Templiers arrivent, saisissent l'énergumène et l'éloignent, laissant Ousâma continuer de prier à sa guise ; mais au bout d'un moment l'autre revient et veut de nouveau le forcer à se tourner vers l'Orient. « De nouveau les Templiers intervinrent, l'éloignèrent et me présentèrent leurs excuses, disant : C'est un étranger, il est arrivé il y a quelques jours du pays des Francs et il n'a jamais vu quelqu'un prier sans avoir le visage tourné vers l'Orient. »

Mais naturellement la difficulté d'accepter les différences est la même des deux côtés, comme le prouve la réaction scandalisée d'Ousâma face à cet aspect pour nous si familier de la dévotion chrétienne qu'est la représentation de l'Enfant Jésus dans les bras de Marie. Pour Ousâma cela n'a rien de familier, car avant de rencontrer les croisés il ignorait totalement que des gens pouvaient fabriquer des images d'une femme portant un bébé dans les bras qui était censé être Dieu ; et quand on le lui explique c'est de nouveau le choc

culturel, Ousâma n'arrive pas à croire une chose pareille. Un grand émir va prier à la mosquée du Rocher – nous sommes évidemment dans une période de trêve –, et voilà qu'un type arrive qui lui dit : « Veux-tu voir Dieu enfant ? » Par curiosité, l'émir accepte, et Ousâma l'accompagne. « L'homme nous précéda et nous fit voir l'image de Marie avec le petit Messie sur les genoux : Voici, dit-il, Dieu enfant. » Ousâma raconte cette histoire pour faire comprendre à ses lecteurs jusqu'où s'étend l'incroyable superstition des chrétiens, capables de croire que Dieu, qui est inatteignable et n'est pas de ce monde, et qui selon l'islam ne peut pas même être représenté, puisse être dépeint sous les traits d'un enfant. De fait, il conclut : « Dieu le très-haut est bien plus élevé que ne le prétendent les infidèles ! »

Et pourtant, chez Ousâma aussi apparaît la même admiration réticente que nous avons déjà constatée chez l'empereur Alexis Comnène. Bien sûr, ces chrétiens sont exotiques, grossiers, barbares, mais ils ont une certaine beauté qui leur est propre. Quand ils apparaissent sur leurs chevaux, en armure, et chargent tous ensemble, ils sont irrésistibles, et ils font preuve d'un courage sans égal au combat : Ousâma le répète maintes fois. D'ailleurs, malgré leurs énormes différences religieuses et culturelles, des hommes tels que lui ont beaucoup d'affinités avec leurs ennemis-hôtes chrétiens. Ousâma, dans les périodes de trêve, séjourne souvent chez l'un ou l'autre chef croisé, et même chez le roi de Jérusalem – le roi Foulque, successeur de Godefroi de Bouillon ; ils discutent et se découvrent des centres d'intérêt communs, quand ils parlent de chevaux par exemple, ou de faucons, car

la chasse au faucon les passionne tous et ils s'y adonnent sans réserve. Les Occidentaux de l'époque d'Ousâma s'enthousiasment pour la chevalerie, au sens technique que le terme a pris en Occident : les jeunes nobles ne passent pas seulement leur temps à apprendre à chevaucher et à combattre, ils sont adoubés chevaliers lors d'un rite d'initiation qui confère aussi un statut juridique privilégié. La chevalerie, sous cet aspect institutionnel, est inconnue des musulmans, mais ils apprécient les bons cavaliers, et cela peut susciter des malentendus. Un jour, Ousâma se trouve à la cour du roi Foulque à Jérusalem, ils bavardent, et le roi lui dit : « Je me réjouis de savoir que vous êtes chevalier. » Ousâma répond : « Je suis un chevalier à la mode de chez nous. » De toute évidence, il sait que pour les Francs être chevalier veut dire quelque chose de plus complexe, mais le malentendu culturel fonctionne cette fois en un sens positif : le roi pense que ce prince beau et courageux a été armé chevalier comme on le fait en Europe.

Malgré leur volonté farouche de ne pas se comprendre et de se massacrer mutuellement, les élites turques et croisées finissent donc par trouver, inévitablement, un terrain d'entente, et tant pis s'il repose sur des équivoques. Il ne fait aucun doute qu'ils s'admirent ; le chevalier anonyme qui écrit l'histoire de la première croisade fait à un certain moment une déclaration très étonnante. Il raconte la première grande bataille, sous les murs d'Antioche, où les croisés battirent les Turcs à grand-peine après s'être cru eux-mêmes vaincus ; et notre chevalier commente : « Qui sera jamais assez sage et savant pour réussir à décrire la prudence, les capacités

militaires et la force des Turcs ? » Autrement dit, il y faudrait la plume d'un autre, je ne suis pas capable d'expliquer à quel point ces Turcs sont excellents. Cette appréciation est d'autant plus importante que les Turcs combattent très différemment des chevaliers occidentaux : ils se battent à cheval mais avec des arcs et des flèches, ne pratiquent pas la charge visant à enfoncer les rangs ennemis la lance au poing, mais se tiennent à distance, font pleuvoir les flèches sur les troupes adverses, s'éloignent et puis reviennent, conformément à une tactique pratiquée au Moyen-Orient depuis l'Antiquité. Les croisés commencent par les mépriser, avant de comprendre que cette manière de combattre est aussi efficace que la leur et exige tout autant d'habileté et de courage. En effet, poursuit l'auteur, « ils croyaient épouvanter les Francs par la menace de leurs flèches, comme ils épouvantèrent les Arabes, les Sarrasins, les Arméniens, les Syriens et les Grecs, mais s'il plaît à Dieu ils ne seront jamais aussi valeureux que les nôtres », ce qui revient à dire : nous sommes meilleurs qu'eux, mais c'est un beau défi. Toutefois la partie la plus étonnante est celle-ci : « Les Turcs disent qu'ils sont de la même race que les Francs et qu'aucun homme, par nature, ne saurait être chevalier, sinon les Francs et les Turcs. »

C'est le même malentendu que celui dont Ousâma fera l'objet quelques années plus tard : pour les croisés, être chevalier a une signification juridique, produite par le rituel de l'adoubement qui sanctionne, en quelque sorte, l'entrée dans une confraternité ou une corporation, la plus honorifique qu'on puisse imaginer ; et cela commence aussi à prendre, surtout grâce aux efforts de l'Eglise, une valeur idéologique, celle d'un

engagement à combattre pour défendre la Chrétienté et aussi pour aider les rois et les princes à maintenir la paix et à protéger les faibles. Eh bien, les croisés admirent tant les Turcs qu'à un certain moment ils se persuadent qu'eux aussi seraient dignes d'être chevaliers : pas les Grecs, que nous appelons Byzantins, car dans leur civilisation intellectualiste et sophistiquée les chevaliers occidentaux percevront toujours quelque chose de fondamentalement irréductible à leurs valeurs ; mais les Turcs, oui. Et notre auteur conclut que, si seulement ils étaient chrétiens, personne au monde ne serait capable de leur tenir tête.

Une conséquence très instructive de cette admiration réticente envers l'ennemi est que l'on ne parvient plus à en reconnaître l'altérité, si bien que l'on finit par se convaincre qu'au fond il n'est pas si différent. Il ne s'agit pas, comprenons-nous bien, de reconnaître la valeur de l'altérité et, pour ainsi dire, l'égale dignité de l'autre, mais de le ramener à l'identité avec soi-même. Chez les chroniqueurs chrétiens des croisades, le fait que les Turcs sont un peuple si manifestement supérieur aux Grecs ou aux Arabes fait naître la légende selon laquelle eux aussi, comme les Romains et comme les Francs, descendent des Troyens. Il est fort possible que chez les Turcs, qui entendirent certainement parler de la guerre de Troie lorsqu'ils entrèrent en contact avec les Byzantins d'Asie Mineure, soit également née une légende de ce genre ; après tout, nous venons de le voir, le chevalier anonyme de la première croisade attribue aux Turcs eux-mêmes la prétention d'être « de la même race que les Francs ». Face aux figures les plus admirées se fait jour un

autre besoin compulsif, celui-là même qui à notre époque, lorsqu'une personnalité notoirement incroyante meurt, suscite de prétendues révélations sur sa conversion *in extremis* : l'invention consolatrice selon laquelle les ennemis illustres, sentant la fin venir, sont devenus chrétiens. L'ennemi que les croisés admirent le plus, Saladin, est aussi celui qui leur a donné le plus de fil à retordre. Il a mis en déroute l'armée de Guy de Lusignan près du lac de Tibériade et a reconquis Jérusalem ; c'est le Saladin qui est resté imprimé dans notre mémoire collective, jusqu'au « féroce Saladin » qui figurait sur les images que l'on trouvait autrefois dans les boîtes de chocolat en Italie. Et voilà qu'aussitôt après sa mort de nombreuses légendes commencent à circuler à son propos en Occident : Saladin s'est secrètement rendu en Europe où il s'est fait armer chevalier ; il a eu une aventure avec Aliénor d'Aquitaine, la formidable princesse qui accompagnait les croisés et qui est passée elle aussi dans la légende. Mieux encore : Saladin, en réalité, était fils de chrétiens, avait été échangé au berceau avec un autre, et c'est ce qui explique qu'il ait été si valeureux et chevaleresque. Et enfin : Saladin, sur son lit de mort, s'est converti au christianisme.

Mais Ousâma lui-même n'avait-il pas noué des liens d'amitié, dans le camp du roi Foulque, avec un noble franc « qui était venu de leur pays en pèlerinage et s'apprêtait à repartir » ? Ils étaient si amis qu'ils s'appelaient frères ; et lorsque le Franc s'en alla, il proposa à Ousâma que celui-ci lui confie son fils, comme c'était la coutume entre les nobles en Occident, pour qu'il l'éduque chez lui, « afin qu'il connaisse les chevaliers et apprenne la sagesse et la chevalerie ». Aux yeux

d’Ousâma, une telle proposition est insensée, car « s’en aller chez les Francs », pour son fils, reviendrait à peu près à être prisonnier ; mais il est trop bien élevé pour le dire, et c’est pourquoi il invente que sa mère (la grand-mère de l’adolescent) a trop d’affection pour lui, et qu’il a promis de le lui ramener. Dans l’imaginaire des Occidentaux, évidemment, ce regret que les Turcs, si nobles et valeureux, ne connaissent pas l’Europe et n’apprécient pas ses usages était fréquent ; ce genre de regret, il faut le souligner, ne paraît pas aussi commun chez les musulmans, qui tendent plutôt à trouver incompréhensibles les contradictions des chrétiens. Il n’est pas facile de dire laquelle des deux attitudes témoigne d’une plus grande fermeture sur soi et d’une plus grande imperméabilité à la différence. Et pourtant, chez les croisés venus en Outre-mer, il y avait aussi des hommes qui s’étaient accoutumés aux modes de vie locaux et les préféraient à ceux de la mère patrie : comme ce « chevalier âgé, de ceux qui vinrent avec la première expédition des Francs », c’est-à-dire avec la première croisade, qu’un ami juif d’Ousâma eut l’occasion de connaître à Antioche, et qui avait chez lui des cuisinières égyptiennes et se vantait de ne pas consommer de viande de porc. Des hommes venus pour conquérir et massacrer, et qui ensuite furent eux-mêmes conquis, pouvant dire d’eux-mêmes, comme le dira plus tard Jacques de Vitry, *Nos quifuimus occidentales* : nous qui autrefois étions occidentaux, et qui désormais ne le sommes plus.

Chronologie[5]

Première croisade (1095-1099)

1095 : Au concile de Clermont, le pape Urbain II lance l'appel à la croisade.

1096 : La croisade populaire menée par Pierre l'Ermite, marquée par des exactions en tous genres, s'achève lamentablement en Asie Mineure.

1098 : Prise d'Antioche par les croisés.

1099 : Prise de Jérusalem par les croisés.

1146 : Bernard de Clairvaux prêche la deuxième croisade à Vézelay.

Deuxième croisade (1147-1149)

1187 : Les croisés sont vaincus à Hattîn par Saladin. Les Turcs reprennent Jérusalem.

Troisième croisade (1189-1192)

1192 : Saladin est battu par Richard Cœur de Lion à Jaffa.

Quatrième croisade (1202-1204) 1204 : Prise de Constantinople par les croisés.

Cinquième croisade (1217-1221)

Sixième croisade (1228-1229)

1229 : Frédéric II conclut un traité avec le sultan d'Egypte, obtenant la restitution de Jérusalem pour dix ans.

1244 : Jérusalem est reprise par les Turcs.

Septième croisade (1248-1254)

1249 : Prise de Damiette par Louis IX (Saint Louis).

1250 : Louis IX, fait prisonnier, est libéré en échange de la restitution de Damiette.

Huitième croisade (1270)

1270 : Mort de Louis IX durant le siège de Tunis.

1291 : Prise de Saint-Jean-d'Acre par les Turcs.

Pour aller plus loin

Jean Flori, *Richard Cœur de Lion, le roi-chevalier,* Paris, Payot, 1999.

Jean Flori, *La Guerre sainte : la formation de l'idée de croisade dans l'Occident chrétien,* Paris, Aubier, 2001.

Jean Flori, *Guerre sainte, jihad, croisade : violence et religion dans le christianisme et l'islam,* Paris, Seuil, 2002.

Maria Fumagalli Beonio Brocchieri, *Cristiani in armi : da sant'Agostino a papa Wojtyla,* Rome, Laterza, 2007.

Francesco Gabrieli, *Chroniques arabes des croisades,* trad. Viviana Pâques, Paris, Sindbad, 1977.

Jacques Le Goff, *Saint Louis,* Paris, Gallimard, 1996.

Amin Maalouf, *Les Croisades vues par les Arabes,* Paris, Lattès, 1983.

Cécile Morrisson, *Les Croisades,* Paris, Presses universitaires de France, 2006 (10e éd.).

L'Orient au temps des croisades, anthologie de textes traduits et présentés par Anne-Marie Eddé et Françoise Micheau, Paris, GF-Flammarion, 2002.

Steven Runciman, *Histoire des croisades,* trad. Denis-Armand Canal et Guillaume Villeneuve, Paris, Tallandier, 2007.

Georges Tate, *L'Orient des croisades,* Paris, Gallimard, 1991.

Christopher Tyerman, *The Invention of the Crusades,* Toronto, University of Toronto Press, 1998.

Gioia Zaganelli, *Crociate : testi storici e pœtici,* Milan, Mondadori, 2004.

---

[1] Poème épique de Torquato Tasso (Le Tasse), achevé en 1575. [*Toutes les notes sont du traducteur.*]

[2] Conflit entre la papauté et le Saint Empire romain germanique au sujet des nominations d'évêques et d'abbés, qui aboutit en 1122 au concordat de Worms.

[3] À cause du Tasse et de sa *Jérusalem libérée*. En France, c'est évidemment l'inverse qui est vrai.

[4] Victoire de la Ligue lombarde (fédération de communes de l'Italie du Nord) sur Frédéric Barberousse, le 29 mai 1176.

[5] Cette chronologie a été ajoutée par le traducteur.